

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

revue littéraire
et scientifique

153

treizième année

septembre 1966

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur :	100 F	
Le numéro :	3,50 F	

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1966 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1966. N° 405 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

TREIZIÈME ANNÉE

SEPTEMBRE 1966

SOMMAIRE

Propos d'un vétéran, par ANDRÉ NYRAX 385

Théophile et Corydon, par SERGE TALBOT 397

Verlaine sans Rimbaud, par ANDRÉ CALAS 409

Le petit homme, par ROGER FOUCHER 416

Sur le chemin de Santiago, par ANDRÉ CLAIR 419

LIVRES :

Platon, de François CHATELET 425

Autobiographie, de John Cowper POWYS 427

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

CONCOURS D'ART DRAMATIQUE

Arcadie invite ses lecteurs à participer au concours de la meilleure pièce de théâtre homophile inédite.

- 1) Le sujet doit être intégralement homophile.
- 2) L'ouvrage doit composer un spectacle intégral (pas de pièce en un acte, « lever de rideau »).
- 3) Il doit comporter au maximum six personnages, et deux décors.
- 4) Il n'est pas nécessaire d'être abonné à la revue *Arcadie* pour y participer.
- 5) Le manuscrit, en langue française, devra être dactylographié et envoyé en triple exemplaires.
- 6) Les textes devront être envoyés sous pli recommandé à *Arcadie* avant le 1^{er} mars 1967.
- 7) Ils porteront comme nom d'auteur un pseudonyme. Une enveloppe cachetée sera jointe à l'envoi et contiendra le nom et l'adresse de l'auteur.
- 8) La pièce retenue par le Comité de lecture formé des principaux collaborateurs d'*Arcadie* sera montée par *Arcadie*.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à la Direction d'*Arcadie*.

PROPOS D'UN VÉTÉRAN

par ANDRÉ NYRAX.

C'est être bien présomptueux que d'essayer, au cœur de cette revue qui, au cours de douze années, a publié plus de 7 000 pages sur tous les aspects de l'homosexualité, d'apporter quelques éléments nouveaux dans l'examen des problèmes très variés qui nous préoccupent (1).

— Mais si tout a été dit, ou à peu près, n'est-ce pas dans le programme d'*Arcadie* de revenir sans cesse sur les nombreux motifs qui rendent la vie des homophiles plus difficile, sinon plus douloureuse? Et ces quelques réflexions n'ont précisément d'autre but que de vous engager à considérer notre état particulier avec plus de sérénité et peut-être avec plus d'optimisme.

— Ayant pu au cours de ces dernières années, grâce à *Arcadie* et à ce club, approcher et entendre beaucoup d'homophiles, j'ai constaté combien nombreux sont ceux qui souffrent du fait de leur nature, d'un complexe d'infériorité, de culpabilité, parfois très douloureux : « J'ai honte d'être ce que je suis », telle est, formulée explicitement ou gardée dans le secret de leur cœur, l'obsession qui les poursuit.

N'est-ce pas très souvent parce qu'à leurs yeux, le désir d'un homme pour un autre ne comporte que la seule perspective du contact sexuel, de la jouissance physique, différent, et à cause de cela, d'une qualité inférieure à l'amour tel que le conçoivent et le rêvent les hétérosexuels entre eux. Et sans doute aussi sont-ils hantés par tant de condamnations éparses à travers l'histoire, la littérature, les religions, la presse de ce temps, et bien entendu l'opinion publique, qui ne tiennent généralement pas compte en effet, de ce fait évident que toute la gamme des sentiments, l'inclination la plus secrète, le renoncement le plus total (tel est le cas de nombreux prêtres), le cœur déchiré tout autant que la chair, l'oubli de soi pour l'être aimé,

(1) Conférence prononcée au Club des Pays Latins.

existent avec autant de force, de variété, de permanence, dans les amours homophiles que dans le sautres.

De cette réalité, l'histoire et les livres nous apportent parfois des témoignages non suspects de partialité, et je voudrais vous faire partager le réconfort qu'on peut éprouver à les lire. De ces récits où par exemple, on ne discerne pas toujours le passage de l'amitié au désir, si la tendresse s'épanouit ou non dans l'étreinte, mais où l'on aperçoit qu'ils sont imprégnés d'homophilie. C'est ainsi que des écrivains nullement homophiles trouvent pour décrire nos amours des termes qui devraient suffire pour nos détracteurs à leur faire comprendre et ainsi à les conduire à ne plus condamner l'homosexualité elle-même.

— Vous allez penser que je remonte très loin dans l'histoire : l'exemple, m'a-t-il semblé, et malgré les zones presque inaccessibles où il nous entraîne, en vaut la peine.

— Ecoutez Maurice Druon racontant la vie d'Alexandre le Grand :

« Aristote, écrit-il, dont ce dernier était l'élève, aimait « la fréquentation des jeunes gens, et invitait ses disciples « à choisir un compagnon qui fut leur double ou leur miroir « réfléchissant. Entre ses compagnons, Alexandre choisit « pour objet de ses adolescentes amours, le bel Héphestion, « garçon aux longs yeux noirs allongés, aux cheveux sombres et bouclés, dont le profil semblait s'inscrire dans « un ovale parfait. Il était plus grand qu'Alexandre et de « proportions sans défaut. De son côté Alexandre le dominait de toute la rapidité de son esprit. D'abord les deux « jeunes gens qu'un mutuel attrait poussait l'un vers « l'autre, s'appelèrent, comme en se jouant, Achille et « Patrocle; puis la tendresse qu'ils s'inspiraient par leur « seule présence, par deux mains enlacées, par un bras « passé autour de la taille ou de l'épaule, leur plaisir à partager leurs courses d'un même souffle et leurs méditations « d'une même pensée, leur montrèrent, jour après jour, « qu'ils étaient l'un et l'autre assortis et leur donnèrent « l'envie et de n'être jamais séparés. Ils échangeaient leurs « rêves et des serments secrets. L'admirable fut qu'ils accomplirent les rêves et tinrent les serments! »

— Sept ans plus tard, Alexandre, par raison d'état (il n'accorda jamais aux femmes qu'une attention distraite), épousa la fille d'un roi vaincu, et Héphestion ne témoigna d'aucun dépit ni ressentiment à le voir prendre femme; si elle eut les nuits, il garda les jours; il resta le confident, l'ami le plus proche, le plus tendre, et comme le double

de son roi. Et Alexandre, pour prouver à son Patrocle qu'il était le dépositaire de toutes ses pensées, lorsqu'il expédiait une lettre secrète, la faisait toujours lire à Héphestion; puis il posait son anneau sur les lèvres de son ami avant de l'imprimer sur la cire...

Dix années passèrent ainsi. Et puis à Ecbatane, aux confins de la Perse, pendant les fêtes des Dyonisies, Héphestion mourut, après une maladie si brève que lorsqu'Alexandre, trop tard prévenu, arriva à son chevet, il ne vivait plus.

— Et Maurice Druon poursuit :

« La douleur d'Alexandre dépassa les bornes humaines. « Trois jours entiers, il resta enfermé dans la chambre « mortuaire, étendu sur le sol, sans manger, sans cesser de « gémir, et quand on enleva le corps, ses cris furent « effrayants. Nul homme au monde ne fut pleuré de son « ami, nulle maîtresse de son amant, nul frère de son « frère, comme Héphestion le fut d'Alexandre. »

Dans les jours qui suivirent, Alexandre, dont le chagrin ne s'arrêtait pas, obsédé de la ressemblance de son destin avec celui d'Achille et qu'il avait clairement, ardemment accepté, n'ignorait pas qu'il devait mourir jeune. Son Patrocle étant mort, il ne pouvait s'attendre à longtemps lui survivre : huit mois plus tard, peu après des célébrations funèbres consacrant l'élévation d'Héphestion parmi les dieux, le plus grand capitaine de l'antiquité mourut, trois semaines avant ses trente-trois ans — Et analysant naguère dans *Arcadie* ce récit d'une vie en quelque sorte imprégnée d'homophilie, Serge Talbot concluait :

« Stupéfiant destin, qui n'eut pas été concevable sans « l'amour grec. Et c'est cet amour grec qui, vingt-trois siècles « plus tard, rend prodigieusement présent le héros aux « cheveux d'or qui ne cessa jamais d'aimer le bel Héphestion. »

— Et puisque, si humbles soient-elles, en regard de si grands destins, nos propres amours sont de même sorte, de même essence, de même valeur, de même durée parfois, convenez que nous n'avons pas à en rougir.

— Vous objecterez que c'est aller chercher trop loin des références et des justifications si hauts placées. Eh bien, quelques siècles plus tard, c'est avec des accents qui nous émeuvent encore que Virgile, le doux Virgile, le tendre ami du poète Horace (qui lui dédia cette ode célèbre : « Te referent fluctus, et serves animae dimidium meae » raconte au premier chant de l'Eneïde, l'amitié qui unit deux guerriers troyens, Nisus et Euryale, « dont les traits encore

« tendres laissaient briller sur leur visage la fleur de la « première jeunesse ». Toujours ensemble, toujours volontaires pour les coups de main les plus audacieux. Aux termes du récit de l'engagement sanglant au cours duquel les deux amis trouvent la mort, après avoir vainement tenté de donner leur vie pour se protéger mutuellement, le poète s'écrie : « Couple heureux ! si mes vers ont quelque pouvoir, le temps n'effacera jamais le souvenir de votre « nom ». Certes, et les manuels les plus expurgés donnent en exemple cette amitié de deux hommes, que nous avons bien le droit, nous, de qualifier autrement.

Que le fait que l'histoire telle qu'on l'enseigne aux adolescents marque elle-même quelque embarras à narrer les célèbres amours de l'empereur Hadrien et d'Antinoüs n'empêche pas que c'est encore à la défense et illustration de l'homophilie, on oserait presque dire à sa gloire, que s'inscrivent ces amours mémorables. Ce jeune grec de seize ans, que l'empereur rencontra en Bithynie, alors qu'il approchait lui-même de la cinquantaine, et qui s'attacha dès lors à lui comme une ombre. Marguerite Yourcenar, avec une admirable intuition, fait ainsi parler Hadrien lui-même : « Une intimité s'ébaucha, et quelques années fabuleuses « commencèrent : il mélangeait une sorte de dure douceur « à un dévouement sombre qui engageait tout l'être. Et « pourtant cette soumission n'était pas aveugle, ces paupières si souvent baissées dans l'aquiescement ou dans le « songe se relevaient : les yeux les plus attentifs du monde « me regardaient en face ; je me sentais jugé — mais je « l'étais comme un dieu l'est par son fidèle. Je n'ai été « maître absolu qu'une seule fois, et que d'un seul être. »

Ce fut l'âge d'or de la vie d'un des plus grands empereurs de Rome, mais il ne dura que quatre ans ; transformé de jeune berger en jeune prince, Antinoüs restait fidèle à l'exclusive dévotion qu'il nourrissait pour son ami, qui le trompait et le rudoyait parfois, et de temps à autre quelques ombres venaient obscurcir ce beau front. Un jour, au cours d'un sacrifice, la foudre ayant éclaté sur le groupe impérial et tué un assistant, les prêtres interprétèrent cet accident comme un signe du ciel qui aurait accepté la vie de la victime comme substitut pour la vie d'Hadrien. Dès lors germe dans l'esprit d'Antinoüs le projet de mourir lui aussi pour son maître et son dieu, comme une dernière forme de service, un dernier don, et le seul qui lui restât.

Peu après, en Egypte, le jeune homme sort silencieusement du bateau de l'empereur, et va se noyer dans le Nil...

« Pour Hadrien recevant ce corps glacé, tout croulait, tout « parut s'éteindre. Le Zeus olympien, le maître de tout, « le sauveur du monde s'effondrèrent et il n'y eut plus « qu'un homme à cheveux gris sanglotant sur le pont d'une « barque ! »

Hadrien, on le sait, fit élever des temples à Antinoüs, lui consacra des prêtres, institua un culte qui devait durer jusqu'à la fin de l'antiquité, et les manifestations de son amour et de sa douleur inspirèrent non seulement aux historiens du règne, mais aussi à des Pères de l'Eglise certains passages réprobateurs à coup sûr, mais parfois plus humains qu'on se plaît à le dire. — C'est bien le moindre égard qui soit dû au sacrifice d'Antinoüs et à la violence du chagrin d'Hadrien.

Mais dira-t-on, de quelle valeur actuelle, de quelle portée pratique sont des exemples si lointains ? Et de si sensationnelles amours, en existe-t-il encore ? Mais oui ; combien de destins tragiques, de morts douloureuses sont ainsi épars dans le martyrologe de l'homophilie à travers les âges. Aussi bien inspirent-ils parfois des récits aussi émouvants à des auteurs contemporains. Si portés que soient certains d'entre nous, et je crois avec Marc Daniel qu'ils exagèrent, à annexer le plus grand nombre possible d'hommes de la politique, des lettres et du théâtre, on n'a jamais entendu suggérer que Pierre Benoît, par exemple, ait été des nôtres. Or, dans son roman « Axelle », il évoque en termes compréhensifs la liaison de deux cousins, tous deux officiers de l'armée prussienne ; l'un, Joachim von Mirbach, jeune et fragile dont l'auteur suggère la féminité ; l'autre, Michel von Reichendorf, son aîné d'une dizaine d'années, énergique, volontaire, mais toujours faible et désarmé devant l'objet de sa tendresse. Cette amitié dure depuis plusieurs années lorsqu'éclate la guerre de 1914. — Ils obtiennent de servir dans la même division ; au cours de la bataille de Charleroi, Joachim est tué. Lorsqu'il l'apprend, à peu de distance de là, Michel, fou de douleur, se précipite au plus fort de la mêlée et se fait tuer à son tour. Sur son corps criblé de balles on trouve dans le portefeuille, à la place du cœur, le portrait de son ami ; lorsque le père, général en retraite, reçoit cette relique, sans tout comprendre, il qualifie cette amitié « digne de l'antique ». Certes, mais pour nous, quelque chose de plus, et témoignage de l'amour homophile et du don total de soi, tout simplement...

— Mais ne vous ai-je pas donné, par analogie avec tant de récits qui vous paraissent imaginaires, dont bon nombre

ne sont pourtant que des confessions déguisées et qui se terminent trop souvent par des désastres et des morts, des images trop dramatiques, trop sévères, et somme toute peu encourageantes pour notre propre destin? Descendons donc de ces sommets et considérons un instant notre homophilie sous un éclairage plus atténué, plus quotidien aussi, tel que nous le suggère par exemple, un auteur qui lui aussi était trop épris des femmes pour être suspect de complaisance à notre égard. Et laissez-moi évoquer La Fontaine, à qui nous devons cet apologue : « Les deux amis ».

Vous vous souvenez :

*« Deux vrais amis vivaient au Monomatapa,
L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre. »*

Comme il arrive pour certains couples très unis, ils ne vivaient pas ensemble. Une nuit, l'un s'éveille en sursaut, court chez son intime, réveille toute la maison; l'autre, courroucé de cette irruption, lui offre de l'argent, de se battre pour lui; il lui dit même : « Vous ennuyez-vous point « de coucher toujours seul; une esclave assez belle était à « mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle » (Ce n'est pas là un trait homophile!) Mais l'autre se borne à répondre :

*« Ce n'est rien de tout cela
Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu,
J'ai craint qu'il ne fut vrai, je suis vite accouru,
Ce maudit songe en est la cause. »*

Sans doute, si l'ami réveillé avait insisté un peu pour que l'autre termine auprès de lui la nuit ainsi troublée, l'apologue nous toucherait davantage encore. Mais la conclusion au moins n'est-elle pas comme tissée d'homophilie?

*« Qu'un véritable ami est une douce chose,
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur
Il nous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même
Un songe, un rien tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime. »*

Et j'espère qu'il est ainsi arrivé, à beaucoup d'entre vous, après avoir en vous endormant évoqué les traits de celui que vous aimez, d'être bouleversé par un rêve où il courait quelque danger, et que vous avez attendu, dans l'anxiété et dans la crainte, l'heure de le retrouver bien portant, heureux, et s'il se peut, fidèle...

— Oui, moins dramatiques, bien sûr, que les moments que j'évoquais tout à l'heure, mais que de déchirements, et sur-

tout que d'espairs non réalisés dans chacune de nos vies. Voici un exemple, reproduit tant de fois : Ce n'est pas un fait personnel; il concerne un camarade aujourd'hui disparu : nous travaillions dans la même société, et il m'avait confié qu'il était très épris d'un employé du bureau voisin du sien; ainsi le voyait-il tous les jours; outre qu'il s'agissait d'un homme marié, rien ne lui faisait prévoir qu'on eût pu répondre à son désir. Le temps n'atténuait pas cette inclination et n'apaisait pas ses regrets. D'abord railleur, puis apitoyé, je lui demandai un jour si son collègue n'avait pas deviné quelque chose : « Je crois que si, répondit-il, mais il se montre bon camarade, me témoigne « quelque sympathie. Je ne veux pas risquer de l'éloigner complètement par un aveu qui m'en ferait peut-être un ennemi; je préfère l'aimer en silence! » Il mourut sans avoir parlé (je suis allé l'enterrer à Valenciennes, en juillet 1939). Jusqu'à la fin, il eût pu prendre à son compte, à peine modifiées, ces strophes du sonnet d'Arvers :

*« Mon âme a son secret, ma vie a son mystère
Un amour interdit en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celui que j'aimais n'en a jamais rien su.
Hélas! j'aurai passé toujours inaperçu
Présent à ses côtés et pourtant solitaire
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu... »*

Vous trouverez peut-être que je fais la part trop large à tout ce qui touche à nos sentiments et à notre cœur, et que je néglige, délibérément, l'aspect essentiel qui est celui de notre comportement physique; je comprends bien pourtant que chacun de nous cède parfois, et trop souvent, aux impulsions irraisonnées de désirs sexuels insuffisamment contrôlés. Mais encore une fois, l'homosexualité ne se réduit pas à une question de sexualité, et c'est un des grands mérites d'André Baudry, c'est un réconfort qu'une telle notion nous apporte, que cette expression d'homophilie, qu'il a insérée dans la terminologie Arcadienne et qui signifie « amitié » et amour de deux êtres du même sexe l'un pour l'autre.

Amitié homophile, dont nous ne discernons pas nous-même en ses prémisses la vraie nature, qui ne nous apparaît telle que lorsqu'elle n'est plus, parfois, qu'un souvenir d'un passé lointain. Et je vous livre ici un fait personnel, si modeste, si insignifiant en apparence, que je ne l'ai jamais

confié, même au meilleur de mes amis, mais en lequel j'ai reconnu plus tard comme une prémonition... Pendant la guerre — la première — après une période d'instruction accélérée (il fallait en toute hâte former des cadres pour alimenter l'enfer de Verdun), j'arrivai comme aspirant dans un dépôt de Poitiers; je n'avais pas encore dix-neuf ans, et j'ignorais tout de la vie. La section confiée à mon inexpérience était composée de ce qu'on appelait alors des récupérés, blessés légers ou malades, qu'on expédiait à peine guéris dans la fournaise — âgés de vingt à trente-cinq ans. J'y remarquai un tourangeau de deux ans mon aîné; naquit entre nous une amitié, dont aucun ne soupçonnait la nature probablement particulière; dès le matin, en commandant le maniement d'armes réglementaire alors, je plongeais dans le sien mon regard, qu'il soutenait avec tendresse. Dans la soirée nous attendions avec impatience le moment de nous retrouver à la porte de la caserne, et d'aller dîner sur quelque coin de table, dans un café enfumé, sinistre, à peine éclairé; c'était la guerre. Il négligeait ses camarades de chambrée, et je n'accordais aucune attention aux sous-officiers dont je partageais la chambre. Cela dura six semaines; nous étions si discrets l'un et l'autre que nul ne nous adressa une de ces remarques dont sans doute nous n'aurions pas compris le sens. Il partit le premier pour le front; nous nous écrivions très souvent, en termes naïfs et tendres : « Je pense beaucoup à toi, j'espère que tu ne « m'oublies pas. Ah, si nous avions pu être affectés au « même régiment; auras-tu bientôt ta permission? Il faudra « se retrouver n'est-ce pas? » Et puis à la fin de l'année suivante, une carte me revint, avec le cachet : « Le destinataire n'a pu être atteint » or, nous savions bien, nous les poilus, ce que cela signifiait et qu'il était comme on disait alors, mort au champ d'honneur. Eh bien je revois, après tant d'années, avec précision son visage, ses cheveux très bruns et ses grands yeux noirs — nuance et couleur auxquelles je devais une fois révélé à moi-même plusieurs années plus tard, rester constamment fidèle. Il s'appelait Robert : traversant un jour en voiture son pays natal de Sainte-Maure-de-Touraine, j'ai lu son nom sur le monument aux morts, et comme j'ai souvent l'occasion de passer non loin de là, apercevant de la voie ferrée le clocher qui se profile sur le coteau, je songe qu'après près d'un demi-siècle, ses parents étant morts sans doute, il n'y a plus sur la terre qu'un vieillard homophile qui se souvient de

lui et qui sait maintenant que sans bien le comprendre alors, il l'a aimé...

Ai-je pu dégager à vos yeux, à l'aide de ces exemples, du plus tragique au plus humble et au plus quotidien, l'infinie variété des composantes dont est faite l'homophilie, et vous faire partager cette opinion que nos amours ne diffèrent pas des autres, que marquées des mêmes caractères elles évoluent des inclinations les plus discrètes, des désirs les moins satisfaits, aux passions les plus ardentes, du désir brutal d'une jouissance passagère au don absolu de toute une vie, et encore une fois que ceux qui, en dehors de nous, et même quelquefois parmi nous, ne voient dans l'homosexualité que le seul rapprochement sexuel n'y comprennent rigoureusement *rien!*

— Seulement, même ayant admis cette vue plus sereine de notre nature d'exception, vous objectez avec raison que cela n'empêche pas que l'opinion des autres nous reste obstinément défavorable. Hostilité de ceux que notre métier nous oblige à côtoyer chaque jour, réprobation allant parfois jusqu'à l'ostracisme de notre famille, des plus proches, des parents, des frères et sœurs. Si bien que nous sentir nous-même moins coupable ajoute encore à notre amertume, sans parler du préjudice matériel auquel nous sommes exposés, et cela non seulement parce que nous avons été compromis dans quelque scandale, mais tout simplement parce qu'un chef d'entreprise ou un fonctionnaire responsable a été informé. Mais là, il ne faut pas oublier qu'un grand nombre d'hétérosexuels éprouvent une répulsion irraisonnée pour l'homosexualité considérée en soi. Des auteurs illustres, Marcel Proust, André Gide, l'ont souligné, et comme l'écrit Marguerite Yourcenar dans Alexis : « Les gens se « figurent qu'ils réprouvent certains actes parce que la « morale s'y oppose; en réalité, ils obéissent à des répu- « gnances instinctives ».

— Certes, tous ceux qui se déclarent nos ennemis, souvent parce qu'ils se croient exposés à certain désir qui les révolte, ne se rendent pas compte que, contrairement aux réactions entre sexes différents, la proportion est considérable de ceux de notre sexe qui n'éveillent en nous aucun émoi, et que l'éventail des désirs de rapprochement sexuel est, très souvent, extrêmement restreint. Ce qui réduit évidemment, soit dit en passant, les chances de réussite.

— Le problème reste donc de nous accommoder, tant bien que mal, de cette réprobation parfois manifeste, tou-

jours latente. Le mieux, et voici encore une idée familière à ceux qui lisent *Arcadie*, c'est d'être aussi neutre et aussi discret que possible, vivre dans un climat un peu hypocrite, en nous contentant de faire preuve à l'égard de notre entourage d'un certain libéralisme lorsque la sexualité est en jeu dans les conversations, et de s'efforcer de gagner, en toutes circonstances, au moins la neutralité de ceux que la sympathie ou l'intérêt nous pousse à ménager.

— Ne vous y trompez d'ailleurs pas : au fur et à mesure que vous avancez en âge, votre entourage apprend ce que vous avez cru tenir secret. Si vous avez affaire à des gens qui vous estiment pour vos autres qualités, il reste des chances pour qu'ils ne vous montrent pas d'hostilité, à condition de ne pas être obligés de prendre publiquement le parti du fait lui-même, toujours dans cette perspective que leur approbation, si discrète soit-elle, pourrait les faire suspecter d'avoir les mêmes penchants.

— Mais dans cet ordre d'idées, comment ne pas blâmer le comportement des homophiles eux-mêmes les uns envers les autres ? Car si nous nous plaignons, et avec quel dépit, de l'incompréhension, de l'hostilité qui nous environnent, entre nous nous jalouons, nous nous critiquons, nous nous déchirons, sans faire preuve de cette tolérance, de ce libéralisme que nous reprochons aux hétérosexuels de nous refuser. Depuis douze ans, à maintes reprises, tel propos de notre Directeur, tel commentaire, tel article de notre revue ont insisté sur cette faiblesse. Puissent à cet égard les homophiles qui lisent et apprécient *Arcadie* pratiquer les uns envers les autres la charité, qui serait alors une vertu arcadienne, et telle que la définit, par exemple et pourquoi pas, Saint-Paul lui-même dans une épître aux Corinthiens : « La charité est patiente, elle est « double; elle n'est point envieuse; elle excuse tout, croit « tout, espère tout, supporte tout ». Quelle bonne occasion, soit dit en passant, de mettre l'apôtre en contradiction avec lui même; il condamne par ailleurs l'homosexualité et il dit aussi : « La charité excuse tout ». Et puisque les théologiens de ce temps semblent esquisser une évolution timide dans leurs appréciations des questions touchant la sexualité, confions leur le soin de trouver dans Saint-Paul lui-même notre absolution, après la condamnation qui bouleverse tant de consciences chrétiennes...

— Une autre erreur à notre charge : trop occupés de nos propres problèmes, nous minimisons ceux des autres. Chez les hétérosexuels souvent empêtrés dans les liens du

mariage, la difficulté de rompre une union mal assortie, les charges matérielles et morales d'une famille, l'éducation et l'avenir des enfants, toutes servitudes auxquelles échappe, tout au moins, l'homophile qui a eu la prudence et la sagesse (l'exclusivité de ses goûts aidant) de rester célibataire...

— Ne nous jugeons pas non plus, par une sorte de masochisme, inférieurs ou pires que les autres. Là-aussi, nos faiblesses suivent une courbe parallèle à celle des hétérosexuels. Pourquoi, mis à part nos goûts particuliers, et les réactions qui en découlent directement, notre comportement ne serait-il pas comparable ? On nous dit par exemple plus légers, plus versatiles, moins fidèles dans nos amitiés comme dans nos amours. Est-ce bien sûr ? Là encore, ne nous classons pas à part des autres. Ainsi ai-je été surpris de trouver sous la plume d'André Baudry lui-même, dans son éditorial de janvier, si remarquable par ailleurs, cette affirmation : « L'homophile riche n'est pas généreux, trop souvent, très « souvent malencontreusement pour ses aventures, ses « désirs, ses amours ». Je pense qu'il a péché là par omission, et qu'il aurait dû dire : l'homophile riche, « tout comme « l'hétérosexuel », car enfin, celui-ci, croit-on qu'il agisse la plupart du temps d'une manière plus altruiste ? J'ai connu bien des gens en dehors des milieux homophiles : leur comportement est le même, et ils sont généreux, le plus souvent, à la mesure de leurs désirs et de leurs exigences. Je crois qu'il y a chez les uns et les autres, car cela existe aussi parmi nous, une proportion comparable d'êtres désintéressés. Et si vous êtes sceptiques, pour ce qui est des homophiles, lisez dans « *Tempo di Roma* », d'Alexis Curver, ces chapitres ou un baronnet anglais mystérieux, mélancolique, guide au milieu d'une vie mouvementée le jeune héros du livre, l'enveloppant, souvent rabroué, d'une sollicitude constante et jamais indiscreète. A sa mort, et sans lui avoir laissé entrevoir son amour, il lui lègue sa fortune; Jimmy n'est pas homophile, mais il a vingt-cinq ans, il vit à Rome et il ne peut faire autrement que comprendre. Son honnêteté morale lui fait alors regretter avec amertume ce qu'il a méconnu, méprisé sans le savoir, et il éprouve un vif remords de ne pas lui avoir accordé au moins quelque tendresse.

Au cours d'un long et douloureux monologue, il s'écrie :
« Son amour n'était pas de ce monde, je n'ai honte que
« d'une chose; c'est qu'il soit mort malheureux par ma
« faute... »

— L'actualité me fournit un autre exemple; il y a peu de temps, André Baudry m'a confié qu'un Arcadien lui avait fait part de son intention de l'inscrire en bon rang sur son testament, non point en souvenir d'une inclination dédaignée, mais en faveur de l'œuvre courageuse entreprise par *Arcadie*. Et j'ai des raisons de penser qu'au cours de sa longue carrière notre Directeur aura l'occasion de rendre justice à des Arcadiens favorisés par la fortune, généreux et désintéressés.

— Ma conclusion est simple: il vaut mieux, surtout quand on est homophile, faire bonne mesure d'indulgence plutôt que se montrer trop sévère. Gardons donc de nous, de nos semblables et même de nos ennemis-ce qui sera une façon comme une autre de nous venger d'eux, et de pratiquer la charité selon Saint-Paul — une opinion moins désabusée, moins pessimiste, plus généreuse et plus humaine...

(à suivre).

ANDRÉ NYRAX.

ENFIN! le livre le plus demandé :

MARCEL GUERSANT

J E A N - P A U L

Ed. de Minuit — 16,50 F (avec port : 19 F)

Dr LAGROUA WEILL-HALLE

La CONTRACEPTION au SERVICE
de l'AMOUR

COMMENTAIRES SUR LA SEXUALITE

par le Dr VALENSIN

Ed. G. de Monceau

THÉOPHILE ET CORYDON

(OU LE SALUT DE L'HOMOPHILE;
GENRE MORAL)

par SERGE TALBOT.

Théophile

Je vois que depuis quelque temps tu désires me parler.
N'est-il pas vrai, Corydon?

Corydon

C'est vrai.

Théophile

Parle sans crainte, mon ami.

Corydon

Ce n'est pas facile. Tu es une âme spirituelle, un mystique, un « fou de Dieu », comme on dit, et c'est d'ailleurs pourquoi tu as pris ce nom de Théophile, qui signifie précisément ami de Dieu. Or, moi, je dissimule si peu mon amour pour les beaux garçons que j'ai emprunté à André Gide le nom virgilien de Corydon. Je te tiens en haute estime, Théophile, mais les hommes comme toi ne condamnent-ils pas les hommes comme moi?

Théophile

De quel droit le feraient-ils? auraient-ils oublié le précepte de l'Évangile: « Ne jugez pas? » Sans tolérance il n'y a point de progrès. L'Univers est la Parole de Dieu. Chaque être, chaque chose ne sont pas seulement un être et une chose tels que les voient nos yeux indigents, mais une parole de vie qui porte en soi une signification et proclame sa raison d'être dans le vaste dessein de la création. « Celui que veut contempler la Gloire de Dieu, qu'il

contemple une rose rouge », dit Wâciti. Comme le dit le Coran, l'Univers est un livre, un Symbole qui cache une signification et recouvre un sens. Les différences de races ne sont qu'une leçon pour les mondes. Et toi aussi, cher Corydon, tu es un mot de ce livre. Tu sais bien que je te rends l'estime que tu as pour moi. La bonté, la courtoisie dont tu fais preuve dans la vie montrent à ceux que n'aveuglent pas les préjugés, que ton âme, par quelque côté, a touché le Royaume Intérieur.

Corydon

Tes paroles, Théophile, me touchent profondément. Mais ne sais-tu pas combien les Princes de l'Eglise ont été cruels envers nous? Jusqu'au XVIII^e siècle, des Chrétiens, certains sans doute de n'avoir jamais péché, non seulement ont jeté la pierre aux Sodomites mais les ont charitablement fait brûler sur des bûchers. Je parle des Sodomites du peuple, naturellement, car la Sodomie chez les Princes fut toujours excusée comme péché véniel.

Théophile

« Dieu n'aime pas les oppresseurs », dit le Prophète. Ceux qui sous couleur de religion persécutent autrui, abusent de la religion, quelque soit leur croyance. Tu reconnaîtras le véritable Ami de Dieu à l'effort qu'il fait toujours pour considérer la vie de deux points de vue : le sien propre et celui d'un autre. Contempler l'univers d'un seul œil, c'est se condamner à le voir plat. Le regarder de deux points de vue, c'est le voir en profondeur.

Corydon

Puissent les Princes de l'Eglise chercher à regarder les choses du point de vue de ces gens inoffensifs que sont les homophiles!

Théophile

Dans un poème, l'Interprète des Désirs, Ibn 'Arabi, déclare : « Mon cœur est capable de toutes les formes. C'est une pâture pour les gazelles, un couvent pour les moines chrétiens, un temple pour les idoles, la Kâ 'ba du pèlerin, les Tables de la Loi mosaïque et le Livre du Coran. Je suis pour moi, la religion de l'amour. Quelque voie que prenne le chameau de l'amour, c'est là ma religion et ma foi ». Le cœur des croyants est capable de t'accueillir, Corydon.

Corydon

Puis-je poser une question à ton sujet avant celle qui me concerne?

Théophile

Je t'écoute.

Corydon

Tu cites aussi volontiers les Livres Sacrés de l'Inde que l'Evangile ou le Coran. Quelle est ta religion?

Théophile

Le progrès continu dans le droit chemin de l'idéal, voilà pour moi, mon bon, la seule religion. C'est grâce à cette religion que chaque âme accomplit sa destinée. Il y a un seul Dieu, l'Eternel, l'Etre unique. A part Lui, nul n'existe. Il y a un Maître, l'Esprit-Guide de toutes les âmes, et il conduit éternellement vers la lumière ceux qui le suivent. Il y a un Livre Saint, le manuscrit sacré de la Nature, la seule Ecriture qui puisse parfaitement éclairer le lecteur. Je cherche, en ce qui me concerne, à m'accorder avec toutes les religions. Qu'il s'agisse de l'Hindouisme, du Bouddhisme, du Judaïsme, du Christianisme ou de l'Islam, je ne veux pas voir les fables ou les erreurs qui peuvent être en eux, mais seulement ce qu'ils ont de bon. L'accomplissement de la vie humaine est dans l'union parfaite avec Dieu, là où toute dualité disparaît. Ce fut le but de toutes les religions. Le terme bouddhiste de « *Nivanah* » désigne cet état où l'être arrive à la conscience divine, la conscience intégrale. C'est à travers l'homme, en tant qu'homme, que Dieu prend conscience de sa divinité. Un hadits sacré fait dire à Dieu : « *J'étais un Trésor caché qui désirais être connu* ». C'est pourquoi la Beauté absolue a émergé des régions du mystère pour briller sur les horizons, et je la cherche de temple en temple, un jour à l'église, un autre jour à la mosquée. Elle brille sur les âmes de tous ses élèves : pour eux point d'hérésie, point d'orthodoxie; tous voient la vérité sans voiles. Certains hommes, dont la conduite me paraît contraire à ma façon de penser, peuvent avoir dans leur cœur une religion cachée et être plus évolués que moi.

Corydon

Ton œcuménisme, cher Théophile, me paraît en avance

d'un Concile. Puis-je savoir autre chose?

Théophile

Je t'écoute.

Corydon

A quelle morale obéis-tu?

Théophile

Pour les personnes spirituelles, il ne saurait y avoir qu'une seule morale : l'Amour qui jaillit de l'abnégation et s'épanouit en actions bienfaitantes. La première loi est la loi de réciprocité, qui peut être observée par toute conscience altruiste, éveillée à l'esprit de justice. La deuxième loi est celle de la bonté où l'homme prend conscience de fraternité humaine, qui unit indistinctement les enfants de la Terre dans la paternité de Dieu...

Corydon

Nous y voilà, Théophile. Cette idée de fraternité est au centre de mon problème. N'y a-t-il pas une contradiction entre ta morale de l'Amour et les religions Abrahamiques — Judaïsme, Christianisme, Islam — dont tu recherches les points de concordance? Ces trois religions racontent, à quelques variantes près, que Sodome et Gomorrhe furent anéanties par le feu du ciel — un feu du ciel que n'émurent point les camps de concentration ni la bombe d'Hiroshima! Et les descendants des habitants des deux villes sont toujours exclus par les religions Abrahamiques de la fraternité humaine. Souvent indulgentes aux méchants, elles sont inexorables pour nous, qui, dans l'ensemble, sommes bons. Tu dis que la vraie morale est la morale de l'Amour. Y aurait-il deux vérités, une vérité morale et une vérité religieuse?

Théophile

Il y a une seule vérité, la connaissance exacte de notre être intérieur et extérieur, et c'est l'essence de toute sagesse. Le secret des êtres n'est pas à découvrir dans leur apparence multiforme et changeante, mais dans leur essence même. Dans chaque être, il faut chercher à se mettre en communication avec ce qu'il a de meilleur. Il en est de toi, Corydon, comme de tous les hommes, et aussi de toutes les plantes. Chaque plante possède un côté bienfaisant et

un côté qui ne l'est pas. Même la rose a des épines : nous la cultivons pour ses fleurs, son feuillage, son parfum et non pas pour en récolter des épines. C'est pourtant ce que font ceux qui recueillent les épines du caractère des homophiles, en font collection, les contemplant, et oublient tout le reste. Les hommes comme moi cherchent au contraire à connaître ce qu'il y a de meilleur en autrui et, pour cela, ils se mettent à sa place. Ils le jugent en se plaçant à son propre point de vue. Ce faisant nous trouvons tout naturel qu'autrui soit tel qu'il est. En regardant son hérité, tout ce qui a influé sur son développement, nous voyons qu'il ne peut en être autrement. Cela aide à passer sur bien des petits travers, à les oublier, pour participer au côté heureux, favorable de sa nature. N'es-tu pas de cet avis, Corydon?

Corydon

Sans aucun doute. Pourtant ton indulgence ne risque-t-elle pas d'être excessive? L'homme ne peut-il être démoniaque?

Théophile

Certains des premiers coufis envisageaient un salut universel, l'extinction finale de l'enfer, la conversion d'Iblis, ou, comme dit Hugo, la fin de Satan. Il se peut. Mais, pour l'heure présente, l'homme peut être démoniaque : les guerres, les camps de la mort, suffisent, je crois, à le montrer. L'homme démoniaque n'est pas nécessairement libertin, et le libertin peut être religieux : Hitler était sans doute plus chaste que Verlaine ou Max Jacob. Le Prophète a dit que les habitants du Paradis seront les humbles et les faibles, dont Dieu accepte les serments, quand ils jurent d'être fidèles, et que les habitants de l'Enfer seront tous les êtres cruels, forts en chair et arrogants. L'homme démoniaque, c'est celui qui prend plaisir à faire du mal.

Corydon

Par Zeus, Théophile, c'est bien là mon avis. L'homme démoniaque ce n'est pas celui qui caresse, c'est celui qui torture. Cet homme-là c'est de grand cœur que je te l'abandonne. J'espère bien, avec le divin Platon, que la Destinée, comme il convient, le précipitera dans le Tartare, d'où il ne sortira jamais. Mais que fais-tu alors de l'histoire de Sodome et Gomorrhe? Ce n'est sans doute qu'un conte

à dormir debout, comme les mille contes des mythologies!...

Théophile

Il est une autre solution. Mais dis-moi, Corydon, faut-il, selon toi, prendre les récits bibliques au sens littéral ou au sens allégorique?

Corydon

Que veux-tu dire par là?

Théophile

Crois-tu que la Bible a vraiment voulu nous faire croire que la lumière fut créée avant le soleil qui la produit, que le lièvre est un ruminant, que Jonas fut vraiment avalé par une baleine, alors que la baleine, comme chacun sait, ne peut avaler que des petits poissons? Ou bien crois-tu, au contraire, que les anciens se sont servis de ces légendes, de ces images où le grotesque côtoie le sublime, dans le seul but de nous faire connaître le mystère de la vie?

Corydon

Il me semble que c'est cette deuxième opinion qui est la plus vraisemblable, Théophile.

Théophile

Comment pourrait-on en douter? Aujourd'hui aucun théologien sérieux ne chercherait dans une interprétation littérale de la Genèse des motifs pour condamner Galilée, ni même Darwin, depuis les travaux de Teilhard de Chardin.

Corydon

Grand bien fasse aux cendres de Galilée et de Darwin, Théophile! Mais j'aimerais mieux que ces bons théologiens cessent de condamner les homosexuels vivants, qui souffrent encore de la malédiction deux fois millénaire.

Théophile

Encore un peu de patience, mon bon. Regarde les Juifs, victimes d'une erreur judiciaire qui date de 1965 ans : leur affaire est en bonne voie. Il en sera de même pour ton peuple, quand les théologiens auront compris le sens véritable du mythe de Sodome et Gomorrhe.

Corydon

Que dis-tu là, Théophile? Quel est donc le sens véritable de ce mythe, selon toi? Et de qui le tiens-tu?

Théophile

Cette interprétation, Corydon, est celle de mon Murshid. Dans son enseignement, que j'ai suivi pendant huit ans, il faisait une large place à l'étude et à l'interprétation des Symboles. Je ne te dirai point son nom, car je ne voudrais pas qu'il fût mêlé à des débats profanes. Sache seulement que ce Maître savait conduire ses disciples du sens évident, grossier, extérieur, de l'objet choisi comme symbole, au sens plus subtil, plus général et plus caché, qu'il suggère. Pour emblème, il avait choisi un cœur ailé, qui portait inscrit une étoile surmontant le croissant de la lune.

Corydon

C'était donc un çoufi.

Théophile

Crois ce que tu voudras là-dessus. J'en ai déjà trop dit. Venons-en au Commentaire, donné par mon Maître, des chapitres de la Genèse, qui sont à l'origine des persécutions dont tu te plains. La valeur m'en paraît grande. La légende de Sodome et Gomorrhe y prend, en effet, une résonance, une ampleur spirituelles, qui en font un enseignement universel, en ce sens qu'il concerne tous les chercheurs de spiritualité dans toutes les religions. Ce qu'enseigne cette très vieille légende, c'est le processus par lequel l'âme peut voyager de la mortalité vers l'immortalité, et quelles expériences il lui est possible de faire sur son chemin.

Corydon

C'est merveilleux, Théophile, ce que tu dis là.

Théophile

Si deux anges furent envoyés à Lot pour l'avertir de la destruction prochaine de Sodome et Gomorrhe et lui conseiller d'aller vers les montagnes, ce fut, tu t'en souviens, grâce à l'amour et à l'aide d'Abraham, son parent. Le saint homme Lot ne voulait pas quitter les

viles, mais à la fin il acquiesça. Ses gendres lui manquèrent en refusant de l'accompagner, mais sa femme et ses deux filles le suivirent durant le voyage vers les montagnes. Il lui fut recommandé que sa femme ne regardât point en arrière, et, lorsqu'elle le fit, elle fut changée en pilier de sel. Lot et ses deux filles poursuivirent leur chemin et atteignirent la montagne, qui était la destination de Lot.

Corydon

Les pauvres Sodomites s'étaient montrés trop pressants avec les anges du Seigneur. Le péché n'est pas commun. Mais la curiosité de la femme de Lot fut punie de façon bien atroce, comme il advient devant les Tribunaux humains, quand un prévenu misérable est jugé un jour où le Président, de mauvaise humeur, massacre tout le monde.

Théophile

Hé quoi! Ne te souviens-tu pas, Corydon, qu'il ne faut point s'arrêter au sens grossier de l'histoire? Les deux villes qui devaient être détruites représentent, selon mon Murshid, le Pôle Nord et le Pôle Sud, les deux pôles du monde. Car tous les trésors de la terre, toutes les possessions, le pouvoir et la renommée qui appartiennent à la terre, sont sujets à la destruction. Et cela fut enseigné à Lot, l'âme humaine, parente d'Abraham, l'âme divine, celle de Brahmâ, le Créateur. La parenté de Lot avec Abraham représente le rapport de l'âme humaine avec le Créateur. Les deux anges étaient les anges de lumière et de raison. Quand la lumière vient à l'homme, son premier enseignement est d'avertir l'âme des désastres qui atteignent tout ce qui est sujet à la mort et à la destruction. C'est cette leçon qui, en sanscrit, est appelé la leçon de « Vairâgyâ », quand les yeux de l'homme s'ouvrent pour voir que tout ce qu'il aime et chérit, tout ce qu'il désire tenir et posséder, est sujet à la destruction et à la mort.

Les mystiques de l'antiquité considéraient cinq corps comme étant les véhicules de l'âme et les nommaient :

Anandamâyakosh : corps de joie;

Vignânâmâyakosh : corps de sagesse;

Manamâyakosh : corps mental;

Pranamâyakosh : corps d'éther;

Annamâyakosh : corps de terre.

Ce dernier est le réceptacle de la nourriture. Il vit grâce

à la nourriture terrestre et, s'il en est privé, il meurt. Pranamâyakosh est le réceptacle de l'éther. Il vit par le souffle en le prenant dans l'air et, s'il est privé d'air, il ne peut vivre. Ces deux corps forment la part matérielle, la part physique, de l'être humain, et ce sont ces deux réceptacles auxquels il est fait allusion dans le mythe, qui les présente comme les deux gendres.

Puis il y a Manamâyakosh, qui est l'esprit, le corps mental. Ce corps a son action et sa réaction de deux côtés : il agit et réagit sur les deux précédents corps terrestres et il agit et réagit sur l'âme. C'est pourquoi lorsque Lot abandonna les deux villes, qui représentent le plan physique, pour voyager vers le but de l'Immortalité, sa femme, Manamâyakosh, était encore avec lui. Car il n'est pas nécessaire pour le corps mental de rester en arrière quand est commencé le voyage vers l'illumination, ce voyage pour lequel il y a une seule voie, l'annihilation du faux Ego, du faux Moi, dans le vrai, qui élève le mortel vers l'immortalité, siège de toute perfection, qui élève l'âme humaine vers la Conscience non-personnelle, éternelle, universelle. Le corps mental est capable d'accompagner l'âme vers l'Eternité. Et pourtant son attachement à la terre et au plan physique est grand, parce qu'il est fait d'impressions physiques, de toutes les impressions qui viennent du corps physique. Et nécessairement il veut se retourner pour voir l'être physique. La principale nature de l'esprit, du corps mental, est le doute : Fait-on bien? fait-on mal? Or, le doute et la foi sont ennemis. Tandis que la foi conduit vers la destination, le doute entrave. Quand le mental, attiré par toutes les impressions de la vie terrestre, fut ainsi tiré en arrière, il ne put pas davantage saisir la terre que voyager avec l'âme et demeura sans plus être ni terre, ni eau, mais sel.

Corydon

J'écoute ton mythe avec plaisir, Théophile. Mais, dis-moi, avant d'arriver au sommet de la montagne, le But Eternel, si je comprends bien la pensée de Murshid, Lot commit avec ses filles l'abominable péché d'inceste? Pourrai-tu m'expliquer pourquoi ces noces criminelles non seulement ne furent pas punies, mais furent bénies par le Seigneur?

Théophile

Les filles de Lot sont Vignânâmâyakosh, le corps de sagesse, et Anandamâyakosh, le corps de joie. Ces deux

corps, tout proches de l'âme, furent seuls à suivre Lot, car ils lui étaient étroitement reliés. L'âme voyage vers le But Eternel, ou, comme il est dit, vers le sommet de la montagne. Avant d'atteindre ce sommet, Lot trouva la grotte appelée Ciel — Akasha, a sanscrit — qui a le pouvoir de retenir l'âme dans son avance vers le sommet et de l'utiliser pour quelque but. Et l'âme, engagée vers le But Eternel demeura, enivrée par l'extase qu'elle recevait des plans de joie et de sagesse. Cette joie eut un grand effet, la naissance du Messenger, qui, en sanscrit, est appelé Bodhisâtva. Le Messenger naquit de ces deux expériences de l'âme : la sagesse et la joie, pour apporter au monde la bonne nouvelle.

Corydon

Bien parlé, Théophile! Mais pourquoi Manamâyakosh est-elle la mère, alors que Anandamâyakosh et Vignânâmâkosh doivent être les filles?

Théophile

C'est qu'elles sont nées du mental et de l'âme. S'il n'y avait que l'âme, il n'y aurait ni joie, ni sagesse. Le mental et l'âme ensemble produisent joie et sagesse. C'est pourquoi les deux dernières sont les filles, parce que le mental est la mère. Les deux plans, inférieurs, sont représentés par les gendres parce qu'ils ne sont pas nés directement de l'esprit et de l'âme; c'était une substance séparée que le mental et l'âme avaient prise dans leur vie.

Corydon

En beaucoup d'homophiles il y a un enfant qu'effraie le mythe de Sodome et Gomorrhe et qui se représente Dieu comme un Croquemitaine. Tu es un bon enchanteur contre ces frayeurs, Théophile.

Théophile

Ce n'est là qu'une conséquence imprévue de l'interprétation des Symboles, Corydon.

Corydon

Mon âme peut-elle être sauvée?

Théophile

Sans aucun doute.

— 406 —

Corydon

Puis-je continuer à célébrer la beauté?

Théophile

« Dieu est beau et aime la beauté », dit le Coran. Hume donc d'abord la coupe de vin des apparences, te dirait Jami, le grand poète persan, si tu veux savourer ensuite la gorgée de la liqueur mystique; mais ne t'attarde pas dans le séjour des apparences; franchis vite ce pont si tu veux arriver à la Beauté suprême.

Corydon

Puis-je fouler encore le sentier de l'Amour?

Théophile

Connais l'amour, si tu ne peux t'en dispenser, puis tu reviendras me trouver. Interroge ton cœur. La vertu, c'est ce par quoi l'âme jouit du repos et le cœur de la tranquillité. Le péché, c'est ce qui porte le trouble dans l'âme et le tumulte dans le sein de l'homme. L'homme honnête, qui ne dédaigne pas les plaisirs de la chair, recevra, dit Al-Gazali, la part d'amour que souhaite son âme : il sera admis au Paradis, il ira partout où il voudra, il jouera avec les jeunes garçons et possèdera les Houris. Mais ses jouissances se borneront là dans l'autre monde. Les Justes, les Mahatmas, ces êtres illuminés, les Paramatmas, ces âmes conscientes de Dieu, qui s'interdisent ici-bas de satisfaire leurs instincts sensuels, seront dans l'autre monde uniquement attentifs à la divine Présence.

Corydon

Je te comprends, Théophile. Je suis un honnête homme, mais je reconnais bien volontiers que je ne suis ni un Maître, ni un Saint, ni un Prophète. J'admire l'ascétisme du Mahatma, l'âme illuminée, d'un côté en rapport avec Dieu, de l'autre avec le monde. Mais je continuerai d'aimer charnellement mon ami.

Théophile

Mon frère, toute croyance est respectable quand elle est sincère. Il en est de même de tout amour. Pour faire l'unité des hommes, il faut nous forcer au respect de leur foi,

— 407 —

même si nous en connaissons mal l'objet, au respect de leur façon de sentir et d'aimer, même si nous ne la comprenons pas. Je respecte ton amour, car je sais qu'il est noble et généreux. Nous sommes tous deux devant Dieu, que notre pauvre intelligence ne saurait connaître dans toute l'ampleur de sa sagesse. Adorons-le, que notre cœur se remplisse de l'amour de Lui, et nous ne serons plus conscients de nos différences ou de nos divergences, mais seulement de la fraternité qui nous unit.

Corydon

Tes paroles, Théophile, me font regretter de n'être pas au nombre de ceux qui commencent comme une âme et parviennent à cette réalisation, qui fait de cette âme une âme divine.

Théophile

C'est aussi le cas des hommes qui suivent la voie commune des amours charnelles. Déjà, du temps d'Orphée, ceux qui présidaient aux initiations disaient : « *Beaucoup portent le Thyse, mais peu sont inspirés par Bacchus* ». Et pourtant le vin de la terre est de peu de prix, comparé au Vin de la Sagesse, qu'après avoir purifié leurs désirs, les Initiés boivent, avec le Lion, en plein Été. Ce bon vin, servi par de beaux échansons, les poètes çoufis, Hafiz et Omar Khayam, l'on chanté. J'espère qu'un jour tu le boiras, Corydon.

Corydon

Hafiz! Omar Khayam! Ce sont-là des Guides qui me sont chers. Je commence à penser que, si ce sont eux qui font circuler la coupe, il n'est pas impossible de s'élever du plan terrestre au plan de la conscience éternelle.

Théophile

Al Hallâj aussi, le martyr mystique de l'Islam, a chanté ce Vin. C'était quand il dansait, en extase de jubilation, sur le chemin du supplice :

« *Celui qui me convie, et qui ne peut passer pour me léser.*

« *M'a fait boire à la coupe dont Il but : tel est l'hôte traitant son convive.* »

Quand on poursuit un bonheur impérissable et sans mesure, il est nécessaire d'affronter toutes les souffrances possibles.

SERGE TALBOT.

VERLAINE SANS RIMBAUD

par ANDRÉ CALAS.

Des lettres inédites d'Arthur Rimbaud, découvertes récemment en Suisse, permettent d'innocenter le poète des *Illuminations* qu'une universitaire anglaise Miss Enid Starkie avait accusé, en 1938, d'avoir été trafiquant d'esclaves. Entre 1880 et 1891, date de sa mort à l'âge de trente-sept ans, Rimbaud rompant définitivement avec la poésie (soit que l'inspiration se fût éteinte en lui, soit qu'il se fût volontairement mutilé) s'était retiré en Abyssinie où il vécut du commerce du café, de l'ivoire et finalement du trafic d'armes.

Cette nouvelle correspondance, si elle prouve avec une quasi certitude qu'il ne vendit pas de la chair humaine, n'apporte en revanche aucune lumière sur sa vie privée, sur son homosexualité. Rien qu'on ne sache déjà : qu'il ait vécu à Harar en concubinage avec une femme abyssine dont il se lassa au bout de trois ans et qu'il ait projeté à la fin de sa vie de se marier et d'avoir des enfants. Au point qu'on peut se demander sérieusement si, après sa liaison avec Verlaine, dégoûté de l'homosexualité qui n'aurait pas été chez lui naturelle, il n'aurait pas retrouvé sa vraie nature et rompu définitivement avec ses errements de jeunesse.

Tout ce qui a été écrit à ce sujet me semble souvent sujet à caution parce que ses biographes ont été totalement étrangers à l'homosexualité et en ont parlé avec l'ignorance et les préjugés de ceux qui demeurent hors d'un « monde interdit ».

Arthur Rimbaud fut-il un homosexuel occasionnel? Sa nature d'adolescent fut-elle un moment pervertie — entre l'âge de dix-sept ans et de vingt et un ans — par Verlaine, son aîné de dix ans, pour redevenir hétérosexuel? Fut-il « bimétalliste » — selon l'expression qu'aimait Oscar Wilde? S'adonna-t-il à l'homosexualité par intérêt, fut-il ce que l'on appelle vulgairement un « truqueur »? En fait, pendant

quatre ans, sans argent, il vécut presque entièrement grâce à la maigre bourse de Verlaine. Ou fut-il vraiment, par la suite, homosexuel sans que nous le sachions? C'est ce que nous allons essayer de tirer au clair.

Nous savons presque tout sur la liaison de Rimbaud et de Verlaine parce que ce dernier a été très bavard, parce qu'elle s'est terminée par un drame — deux coups de feu — et parce qu'il y a eu procès.

Au mois de septembre 1871, Arthur débarque à Paris, invité par Verlaine à qui il a envoyé ses premiers poèmes. Il a dix-sept ans; Verlaine en a vingt-sept, est marié et père d'un garçon.

Verlaine, sans l'avoir jamais vu, lui a écrit un court billet un peu maniéré : « Venez chère grande âme, on vous attend, on vous désire ». « On vous désire », le mot est prophétique. L'homosexuel perce en Verlaine avec son afféterie et sa curiosité.

Il s'attend à voir un homme; il découvre un adolescent, solide mais au visage d'enfant : « Une vraie tête d'enfant dodue et fraîche, écrira-t-il, sur un grand corps osseux et comme maladroit d'adolescent qui grandissait encore ». Bien plus tard, après la mort de Rimbaud, il en fera un portrait où il se livre davantage encore; il dira : « L'homme était grand, bien bâti, presque athlétique, au visage parfaitement ovale d'ange en exil, avec des cheveux chatain clair, mal en ordre et des yeux d'un bleu pâle inquiétant ». Il écrira encore : « Il était simple comme une forêt vierge et beau comme un tigre ».

On devine à lire ces trois portraits que Verlaine, bien que marié mais très faible et très désarmé devant la beauté virile, a subi tout de suite un choc en voyant ce jeune homme fort et autoritaire. Ici, les gens qui ignorent tout de l'homosexualité imaginent un Verlaine, l'aîné, pervertissant d'une manière active un garçon beaucoup plus jeune que lui. Ils se font mal à l'idée qu'un homme marié et plus âgé, puisse manquer de virilité et se montrer passif. Ce qui s'est passé, sans doute aucun, nous le savons par la confession transposée qu'en a faite Rimbaud dans son poème en prose *Une saison en enfer* dont un chapitre s'intitule : « La Vierge Folle ». La Vierge, c'est Verlaine. L'Époux Infernal, c'est lui; la Vierge dit :

« J'ai été bien sérieuse jadis... Lui était presque un enfant. Ses délicatesses mystérieuses m'avaient séduite. J'ai oublié tout mon devoir humain pour le suivre. Je vais où il va. Il le faut. Et souvent, il s'empporte contre moi,

moi, moi la pauvre âme.. A côté de son cher corps endormi, que d'heures j'ai veillé, cherchant pourquoi il voulait tant s'évader de la réalité... Avec ses baisers et ses étreintes amies, c'était bien un ciel, un sombre ciel où j'entraîs, où j'aurais voulu être laissée, pauvre, muette, aveugle... mais après une pénétrante caresse, il disait : « Comme ça va te faire drôle quand je n'y serai plus, ce par quoi tu as passé. Quand tu n'auras plus mes bras sous ton cœur, ni mon cœur pour t'y reposer, ni cette bouche sur tes yeux ». Tout de suite, je me pressentais, lui parti, en proie au vertige, précipitée dans l'ombre la plus affreuse, la mort. Je lui faisais promettre qu'il ne me lâcherait pas. Il l'a faite vingt fois cette promesse d'amour... Je lui suis soumise. Ah! je suis folle! »

C'est, à peine transposées, la vie maritale d'abord sage de Verlaine, tendre époux de Mathilde, auteur de *la Bonne Chanson*, la liaison avec Arthur, leur fuite à Londres et leur rupture.

Mais revenons en arrière : à peine débarqué à Paris, Arthur Rimbaud, adolescent révolté et intraitable, est logé chez les beaux-parents de Verlaine. Il prend en inimitié la femme de son ami. Nul doute qu'il n'y ait eu chez lui de la jalousie. Très vite, il dresse Verlaine contre sa femme, le pousse à la quitter et l'entraîne en Belgique, Le 7 juillet 1872, c'est leur départ impromptu. La femme de Verlaine est malade. Il descend chez le pharmacien acheter un remède; il rencontre Rimbaud dans la rue, qui lui dit :

— Je venais chez toi déposer une lettre. Paris me dégoûte. Je m'en vais en Belgique.

— Comment tu me quittes sans crier gare, répond Verlaine!

— Eh bien viens avec moi.

— Mais, mon petit, ma femme est malade. Je vais chez le pharmacien.

— Non, laisse nous tranquille avec ta femme. Viens, je te dis, on s'en va.

Et Verlaine qui a raconté la scène, la termine par ces mots, pleins de passion soumise :

— Alors, naturellement, je l'ai suivi.

Ils partent tous les deux pour la Belgique. Quelques jours plus tard, Verlaine n'ayant emporté aucun vêtement de rechange, les demande à sa femme. Celle-ci vient le relancer à Bruxelles, accompagnée de sa mère. L'homme faible qu'est Verlaine cède. Il accepte de réintégrer le domicile conjugal. A Quiévrain, à la frontière, tous trois

descendent du train pour passer à la douane. Il s'esquive. Les deux femmes remontent seules dans le train en partance. Elles l'aperçoivent sur le quai au moment où le train va démarrer :

— Monte vite!

— Non! Je reste!

Et il enfonce son chapeau sur sa tête.

De retour à Bruxelles, il écrit à sa femme cette lettre irrespectueuse et comique à la fois : « Misérable Fée Carotte, Princesse Souris, punaise qu'attendent les deux doigts et le pot, vous m'avez fait tout perdre, vous avez peut-être tué le cœur de mon ami. Je rejoins Rimbaud, s'il veut encore de moi, après cette trahison que vous m'avez fait faire ».

Car le paillard Verlaine qui a sûrement dévergondé l'adolescent plus ou moins pur qu'était Rimbaud, est maintenant profondément, douloureusement, attaché à son démon, son « Epoux Infernal ». Un de ses vers l'avoue :

Je crains toujours, ce qu'est attendre.

Quelque fuite atroce de vous.

Que d'angoisse et de désespoir cache ce cri. Pour Arthur, il a abandonné son foyer et tout gaché. Sa femme a demandé le divorce et l'a obtenu.

De Bruxelles, ils vont à Londres. Saouleries, disputes, étreintes, on a tout raconté. Ils se séparent. Verlaine croit d'abord mourir. Il s'alite :

— Bien triste, écrit-il à un ami, tout seul. Rimbaud n'est plus là. Vide affreux.

Il appelle sa mère qui accourt à Londres pour le soigner. Sa mère supplie Rimbaud, de retour en France, de revenir. Il accepte :

— Et ses bons soins, ajoute Verlaine, joints à ceux de ma mère ont réussi à me sauver.

Tous trois quittent Londres pour Bruxelles et c'est le drame. Arthur Rimbaud veut abandonner Verlaine. Le matin, l'aîné, désespéré se saoule dans les cafés du quartier, s'arme d'un revolver, monte dans la chambre d'hôtel, ferme la porte et tire deux coups sur Rimbaud qui est blessé à la main :

— Tiens, toi, puisque tu veux me quitter, crie Verlaine.

On a dit que c'était le cri d'un ivrogne parce qu'il avait beaucoup bu. Mais c'est aussi un cri d'amour. Au juge qui lui demandera pourquoi il a tiré, il avouera :

— Parce que je t'aimais, parbleu!

Il fera deux ans de prison à Mons où naîtront ses plus beaux poèmes de *Sagesse*, les poèmes de sa conversion au catholicisme.

Rimbaud rentre chez sa mère dans les Ardennes. Le garçon dur, froid, qui avouera plus tard à propos de Verlaine : « J'ai aimé un porc », s'affale sur une chaise, éclate en sanglots et prononce seulement : « Ah! Verlaine! Verlaine! ».

Ils se verront encore une fois. A sa sortie de prison, Paul Verlaine court le rejoindre à Stuttgart où Arthur apprend l'allemand et donne des leçons de français. Leur amour moribond ne renaît pas. Mais très vite, Verlaine, nouvellement converti, oublie sa foi et s'offre :

— Verlaine est arrivé l'autre jour, écrit Arthur Rimbaud en février 1875, un chapelet entre les pinces. Trois heures après, *on avait renié son Dieu et fait saigner les 98 plaies de Notre Seigneur*.

Trois jours plus tard, ils se quittent, définitivement cette fois, ils ne se reverront plus.

L'amour-passion, profond, véritable, du côté de Verlaine est indubitable. Nous verrons que pendant vingt ans il restera obsédé par le souvenir de son ami et ce qu'il fera pour sa renommée. Rimbaud a-t-il éprouvé quelque tendresse pour Verlaine? Remarquons qu'il a grandi dans un foyer sans père (Son père, capitaine d'infanterie, a abandonné très tôt sa femme et ses quatre enfants). Il a grandi sous la domination d'une mère tyrannique. Les psychanalystes disent que de telles conditions favorisent l'homosexualité chez les enfants qui y sont prédisposés. André Gide a souffert pareillement d'une mère trop autoritaire et d'avoir perdu très tôt son père. Arthur Rimbaud adolescent recherche dans l'amitié des hommes plus âgés que lui, le père qu'il n'a pas eu : Ernest Delahaye d'abord, son professeur; Verlaine ensuite, du moins au début de leur liaison. Il écrit à Delahaye : « S'il s'agissait de faire quelque chose pour vous, je mourrais pour le faire. Je vous en donne ma parole ». Mais il signe cette lettre passionnée : « Ce sans-cœur de Rimbaud ». Il y a beaucoup de crânerie dans cette signature. Il a prétendu souvent : « Ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas de cœur ». Pourtant, quand Verlaine est malade à Londres, il accourt pour le soigner. Il s'effondre quand celui-ci est condamné. Blessé, il a retiré sa plainte et défendu, devant le juge, son ami. A la fin de sa vie, seul Français au Harar, il a pendant quelques

années un jeune domestique Djami, âgé de vingt ans. Durant son agonie, Rimbaud répète son nom. Isabelle, la sœur de Rimbaud, qui le veille à l'hôpital de la Conception à Marseille où on l'a ramené (il est atteint d'un cancer et sa fin est déchirante), raconte :

— Moi, il m'appelle Djami mais je sais que c'est parce qu'il le veut et que cela rentre dans son rêve, voulu ainsi.

Le seul legs qu'il fasse nommément sera pour ce Djami, jeune Abyssin à qui il laissera près de 900 000 francs. Nul ne saura jamais les liens qui l'ont uni à Djami. En tout cas, une forte affection. Djami est mort très jeune, avant d'avoir touché son héritage.

Ces arguments d'ordre sentimental me paraissent assez faibles pour en tirer la certitude que Rimbaud fut véritablement, profondément, et toute sa vie, homosexuel. Plus convainquants me semblent les aveux déguisés de sa *Saison en Enfer*.

C'est l'*Époux Infernal* qui parle, c'est-à-dire le Rimbaud de dix-neuf ans : « Je n'aime pas les femmes. L'amour est à réinventer. On le sait. Elles ne peuvent que vouloir une position assurée. La position gagnée, cœur et beauté sont mis de côté. Il ne reste que froid dédain, l'aliment du mariage aujourd'hui. Ou bien, je vois des femmes, avec les signes du bonheur, dont moi j'aurais pu faire de bonnes camarades ».

En fait, il restera toute sa vie célibataire, même s'il a voulu, vers la fin, se marier et avoir des enfants.

Plus loin, il avoue : « On ne part pas. Reprenons les chemins d'ici, chargé de *mon vice*, ce vice qui a poussé ses racines de souffrance à mon côté, dès l'âge de raison, qui monte au ciel, me bat, me renverse, me traîne... »

Mais ce qui nous persuade encore davantage de son homosexualité foncière, ce sont ces poèmes érotiques où domine l'obsession phallique :

*Les anciens animaux saillaient, même en course
Avec des glands bardés de sang et d'excrément.
Nos pères étalaient leur membre fièrement
Par le pli de la gaine et le grain de la bourse.
Au Moyen-âge, pour la femelle, ange ou pource
Il fallait un gaillard de solide grément.*

Et nous ne citerons pas ici par décence le Sonnet XLVIII que les Œuvres Complètes de la Pléiade intitulent : « Le Sonnet du t. du c. », dont Verlaine a écrit les deux premiers quatrains et Rimbaud les deux derniers tercets.

Séparés, Verlaine et Rimbaud prennent des chemins opposés. Rimbaud, dégoûté à tout jamais de la vie littéraire à Paris, de l'alcool, de la débauche et de la civilisation occidentale s'enfuit vers l'Orient. Il choisit la solitude du désert. Il oublie la poésie, il oublie Verlaine, il oublie peut-être ses goûts. Pour Verlaine, il n'aura que du mépris. Il l'appelle Le Loyola parce que celui-ci s'est converti. Verlaine, lui, sombre de plus en plus dans l'alcoolisme et la débauche, mais le souvenir de Rimbaud ne s'effacera jamais en lui. Les biographes ont insisté beaucoup sur le côté sordide de leur passion. Ont-ils montré suffisamment cet amour dévotieux du vieux poète qui retrouve de mémoire (il avait une mémoire extraordinaire) les plus beaux vers de son ami qui, sans lui, auraient été perdus ? Car Rimbaud, de son vivant, a très peu publié, quelques poèmes et une *Saison en Enfer* dont il brûla presque tous les exemplaires, en même temps que ses lettres, ses brouillons. Tout cela serait perdu pour nous, sans Verlaine. A la mort de Rimbaud, presque tout le monde avait oublié le poète qu'il avait été. Sa sœur qui l'adorait ne savait pas même qu'il avait, jadis, écrit des vers. Mais au bout de vingt ans, Verlaine les savait encore et les édita. Sans lui, sans cet amour enfin sublimé, l'œuvre de Rimbaud serait amputée du meilleur. Sans lui qui en fut le premier chanteur, le « mythe de Rimbaud » n'existerait peut-être pas. N'est-ce pas un miracle de l'amour ? Verlaine sans Rimbaud, loin de Rimbaud, retrouve et ressuscite l'un des plus purs artistes de la langue française. Est-il tant d'amours normales qui, mortes, se survivent assez pour inspirer une telle dévotion et pour faire naître seize ans plus tard (en 1887) ce poème déchirant de Verlaine, dédié à Arthur :

*On vous dit mort, vous. Que le diable
Emporte avec qui la colporte
La nouvelle irrémédiable
Qui vient battre à ma porte.
Je n'y veux rien croire. Mort, vous !
Toi, Dieu parmi les demi-dieux
Ceux qui le disent sont des fous
Mort, mon grand péché radieux !*

*Quoi : le miraculeux poème
Et la toute-philosophie
Et ma patrie et ma bohème
Morts ? Allons donc : Tu vis ma vie.*

ANDRÉ CALAS.

LE PETIT HOMME

par ROGER FOUCHER.

L'aventure est au coin de la rue où, en compagnie de la chance et soutenue par le hasard, elle exerce le plus vieux métier du monde.

Celle qui m'accrocha au passage un soir de printemps parisien et devrait aujourd'hui s'écrire sur le papier bleu des rêves heureux réalisés fut la conséquence d'une erreur de trajet. Parti avec l'intention d'aller assister à un spectacle, je pris délibérément et inconsciemment la direction opposée. Quand je m'aperçus de ma distraction, il était trop tard pour m'assurer de ma bévue, je remarquai que j'étais suivi ostensiblement par un petit être râblé, engoncé dans une veste de cuir qui lui écrasait les épaules. Se voyant repéré, mon suiveur s'était arrêté et feignait de s'absorber dans la contemplation d'une vitrine... non éclairée. Son attitude équivoque pouvait s'interpréter de toutes les façons sauf avec confiance. Honnêtement, je n'étais guère rassuré car la rue où nous déambulions était déserte. Deux solutions s'offraient : prendre la fuite ou les risques de la rencontre. Ce fut, non sans peine, la témérité qui l'emporta. Rassemblant mon courage, je ralentis le pas en m'efforçant au calme. La suite manque d'originalité. Le petit homme m'ayant rejoint me demanda du feu dont il n'avait nul besoin. Vu de près, sous l'éclairage, il perdait son apparence suspecte et semblait encore plarge de carure. Sans doute un sportif rompu aux plus durs travaux manuels.

De petits yeux vifs pétillants de malice et de bonté éclairaient un visage souriant et sympathique. Pourtant, les traits étaient creusés par les épreuves et les accidents de la vie.

Il parla et, malgré l'insolite et le ridicule de notre situation, ses propos forçaient l'intérêt. A son accent et à cause de certaines expressions typiques, j'en fis un Normand établi depuis peu à Paris. Avant de tomber entièrement sous le charme de sa conversation, j'eus encore le temps de

LE PETIT HOMME

remarquer qu'il avait de très petits pieds, comme les Chinoises mutilées d'autrefois qui vendaient des objets compliqués, inutiles et multicolores sur les places publiques.

Il était un petit homme

Qui allait à la chasse (bis)

A la chasse aux perdrix, carabi...

Succédant à l'inquiétude, c'est ce refrain de ronde enfantine qui me montait aux lèvres. Hélas, mes affres devaient renaître un peu plus tard en le suivant chez lui; elles avaient seulement changé d'objet. Pierre habitait une banlieue aussi sinistre que lointaine. Il nous fallut longer un interminable mur de cimetière. De chaque pan d'ombre, du moindre recoin, je m'attendais à voir surgir un rôdeur de barrière évadé d'un roman d'Eugène Sue et qui allait nous suriner proprement. Nous n'avions pas diné et ces émotions nous avaient coupé l'appétit. Une soupe au lait confectionnée à la Diable clôtura cette première soirée et en fixe le souvenir à tout jamais.

Si j'ajoute que Pierre n'était pas Normand mais Espagnol de naissance ayant longtemps vécu et travaillé en Normandie, j'en aurai terminé avec le pittoresque de cette narration.

Aujourd'hui, il n'y a plus de mystère, d'équivoque, d'abysses insondables mais tout bonnement deux vies heureuses, deux êtres comblés en parallèle par le destin.

Ce qui ne signifie nullement monotonie ou ennui. La soupe au lait reste notre symbole car nos discussions sont passionnées, parfois vives. Ce n'est pas un signe de mésentente mais d'intérêt, de personnalités qui se respectent mutuellement au lieu de s'étouffer ou de chercher à se dominer. — Mais alors, vont se récrier les esprits chagrins, cartésiens, rigoristes, austères, insatisfaits, fêrus d'insolite ou d'inédit, voici une histoire d'une banalité écoeurante. Pas même un fait divers. Elle se répète mille fois par jour en tous lieux et en toutes saisons. Quelle leçon en tirer, quelle morale? Vraiment pas de quoi fouetter un chat.

J'en conviens et avoue que la simple vérité n'est pas souvent romanesque. Faudrait-il, pour poétiser, puiser dans le folklore, appeler à la rescousse les fées et Korrigans des contes bretons, sortir les fantômes de leurs manoirs écossais? Pour être réaliste, monter une tragédie dans un décor d'apocalypse? A vouloir du tragique à tout prix, on risque de tomber dans le mélo et l'invraisemblable. La vérité se plaît au passé simple et au présent composé. Ainsi elle conserve

son authenticité. Et, dans aucun acte humain, dans aucune de nos élucubrations de mégalomanes prétentieux il n'y a jamais de quoi fouetter un chat... Si toutefois l'homme est bien l'être supérieur qu'il se croit dans son délire dominateur.

Alors, me crieront d'autres esprits plus résignés et moins sévères mais aussi hypothétiques que les premiers nommés, vous êtes des gens parfaitement heureux. Il n'y a eu aucune embûche, pas la moindre anicroche entre vous? Oh, si bien sûr et même des fléaux nommés deuil et maladie ont assombri notre bonheur. A quoi bon en faire état puisqu'ils ont été surmontés?

Donc, tout ceci est à la fois vrai et invraisemblable, direz-vous. Peut-être, car en y réfléchissant, les choses auraient dû mal tourner; si l'on en croit les augures, je devais aller à une déception.

Oui, j'ai honte à l'avouer mais puisque nous sommes sur le chemin des confidences, il me faut boire le calice jusqu'à la lie.

Pierre avait chez lui... des estampes japonaises comme le goujat de la célèbre historiette.

Et puisqu'il faut bien, en définitive, qu'une histoire prouve quelque chose pour avoir un sens, celle-ci démontrera qu'il ne faut jamais avoir de préjugés.

Ou, comme disait un humoriste célèbre dont j'ai oublié le nom qu'il ne faut jamais être superstitieux parce que cela porte malheur.

ROGER FOUCHER.

JERZY KOSINSKI

L'OISEAU BARIOLÉ

« Pitié... Violence... Amour... »

Ed. Flammarion — 245 p. — 15 F.

SUR LE CHEMIN DE SANTIAGO

« L'amour d'un être humain pour un autre, c'est peut-être l'épreuve la plus difficile pour chacun de nous, c'est le plus haut témoignage de nous-mêmes... l'occasion unique de devenir soi-même un autre pour l'amour de l'être aimé. »

Rainer-Maria Rilke.

Les routes sont étranges, qui, parfois, nous conduisent en cette ville de Santiago, au bord de ces îles tropicales, léchées par la langue d'écume — une dentelle mouillée — des vagues dans un murmure discret. On ressent soudain l'impression que la tendresse de cette mer bleue (comme la franchise de quelques regards), hésite, par délicatesse d'âme, à troubler le sol de sable fin, à interrompre le silencieux dialogue de l'île avec ses palmiers caressants, sa flore chantante sous les phares du soleil.

Depuis des années, j'avais oublié le chemin de Santiago, le chemin des îles. J'avais renié mes premières intuitions. Seul, le rêve me faisait revenir en arrière, et je ne m'éveillais que le cœur empli d'une profondeur noire. Comme beaucoup de mes semblables, je cultivais des fleurs : la pensée (compliquée à loisir), le souci. Les mots de mépris, d'obsession, avaient tissé la toile de ma vie. Pouvais-je même écrire que j'existais — sinon à la manière du chardon ou du loir. Mais ce charmant animal, l'hiver passé, s'éveille à la merveille d'avril. Je dormais toute l'année.

Pourtant, il y avait des instants douloureux. Outre les songes, à certaines heures, alors que je ne m'y attendais guère, le sentiment aigu, lame de rasoir effilée, me faisait saigner : le souvenir revenait, que je m'étais établi dans le mensonge, et des images de douceur, de tendresse s'imposaient à mon âme. J'avais trahi cette part de moi, qui m'avait fait trouver toujours incompréhensible, qu'on classifiât l'amour : d'un côté, celui — « normal » — d'un homme pour une femme; de l'autre, celui — « anormal »

— d'un garçon pour un garçon, d'une femme pour une femme. En même temps, l'envie me prenait de rire à tant de futilité. Du plus loin que je remontais en moi, je savais — le cœur et l'âme nous donnent une science qui ne se rencontrent pas dans les livres — qu'aimer de tout notre être nous rendait notre pureté. C'était la source de la jeunesse, la source de la vie, où nous pouvions satisfaire notre soif.

Tous les grands esprits le savaient eux aussi. « Aime et fais ce que tu veux », observe Saint-Augustin. Et Balzac : « Tous les grands talents respectent et comprennent les passions vraies. Ils se les expliquent et en retrouvent les racines dans le cœur ou dans la tête ».

Les passions vraies... Sentez-vous comme cela va loin, ces deux mots ! Et tout ce que cela peut comporter d'abnégation, de sacrifice, ce que Montherlant nous rappelle, par la bouche du Supérieur de la *ville dont le prince est un enfant* : « Quand il (l'amour) atteint un certain degré dans l'absolu, par l'intensité, la pérennité et l'oubli de soi, il est si proche de l'amour de Dieu qu'on dirait alors que la créature n'a été conçue que pour nous faire déboucher sur le Créateur ».

Les amours d'hier me font sourire un peu. Accès de sensibilité comme on a un accès de grippe ; rien de plus ! Au surplus, qu'aurais-je sacrifié pour ces êtres, si l'un d'eux me l'avait demandé ? De quelle abnégation, eussé-je été capable ? Mieux vaut ne rien répondre. Il m'arrivait cependant de trouver dans la chaleur d'un corps, qui semblait vivre tout entier (l'âme s'y était installée), le rêve de beauté de ma première jeunesse. Certains êtres possèdent le don de nous offrir, dans la pratique sexuelle, les gestes de la tendresse, les élans du cœur, et rien n'est plus émouvant. Alors, une lointaine phrase revenait, que j'avais prononcée, il y avait bien des années : « J'aime ton corps comme on peut aimer une âme ».

D'autre fois, j'étais frappé d'une surprise bien agréable. N'importe où, un être, rencontré par aventure, faisait un geste qui le transfigurait. La plupart du temps, c'étaient des jeunes. Je me souviens d'une après-midi de printemps où l'un d'eux s'était saisi, dans un mouvement de passion, de ma main. Je n'avais pas eu le temps de revenir de ma surprise, que, sa tête inclinée, il en baisait respectueusement le dos. Aussitôt après, il s'enfuyait.

Mais j'étais entré, depuis longtemps, dans l'enfer à l'époque. Bien entendu, je connus tout ce qui fait les damnés.

Le plus terrible ne se trouve ni dans l'obsession érotique ni dans les paradis artificiels, il se trouve dans l'impossibilité où nous sommes de distinguer la passion vraie et profonde de sentiments insincères. A trop désirer l'amour, la patience manque. On se joue la comédie, quand un être digne d'estime et d'amitié, pénètre dans notre vie. Nous avons trop couché au petit bonheur. Comment, notre existence pourrait-elle encore accueillir l'élu ? Mieux : comment, aurions-nous assez de flair pour le reconnaître, au milieu de la masse des spectres humains qui nous entoure ?

Je pense à une phrase de Malaparte (certes, je sais qu'il n'avait pas d'amitié pour nous, mais aussi qu'a-t-il vu de l'homosexualité ?) que tout m'incite à prendre à mon compte : « Les malheurs de l'Italie sont tels que je ne sais plus à quel saint me vouer ». Sur ce, hommage à Boudha.

Eh bien, tant pis pour mes préjugés d'athée ! Je pense qu'il y a des anges — placez-les où il vous plaira : sous terre ou ailleurs — qui, ambassadeurs du Destin, nous lancent des messages au moment où tout pour nous paraît « fini ». Mais, à nous de les saisir au vol. Peut-être aussi, y a-t-il certains moments privilégiés, une fois sommes-nous descendus aux derniers degrés de l'enfer. Alors, dégoûtés, nous aspirons à remonter à la surface, nous attendons l'être à aimer.

Je cherche une explication cohérente à ce qui m'est arrivé. Tous mes principes intellectuels défont ; les habitudes, comme une chemise trouée, se déchirent, sous l'effet de certains gestes. Quelle paix à la certitude d'aimer et d'être aimé ! Tout ce qui me paraissait difficile est devenu si facile ! Le monde extérieur existe à peine, la société me paraît être une chimère. Les amourettes homosexuelles, quelle pitoyable duperie pour jeunes gens « complexés », entortillés qu'ils sont dans la mauvaise foi ! Pitoyable et émouvante jeunesse. Vos yeux crient que l'isolement affectif et moral vous est insupportable. Mais les notions les plus simples, comme le respect de l'être aimé, ne trouvent plus d'écho chez beaucoup d'entre vous.

Le respect de celui qu'on aime exige de nous qu'on se conduise bien. Si nous continuons à nous mépriser, à cause des actes de notre vie privée, comment pourrions-nous estimer encore, aimer encore un être ? Je ne vous fais pas la leçon : comme ceux d'entre vous que j'ai évoqués, ainsi ai-je été moi-même. Qu'est-ce le passé ? Rien du tout. Il suffit d'aimer vraiment pour apprendre que tout, et d'abord, le temps est une invention de l'homme. Je ne crois plus non

plus à ce que « les mœurs-minute » appellent le scandale. En cette société occidentale, pourrie dans son ensemble, le scandale n'est pas dans les coucheries entre hommes ou entre femmes : cela est bon seulement pour les magazines en perte d'abonnés!

Le vrai scandale, aux yeux de la majorité, c'est de voir deux êtres s'aimer. Déjà indignées par l'amour d'un homme pour une femme, les consciences publiques le sont plus, si deux garçons (ou deux filles) sont illuminés par la merveille d'aimer. Et faut-il l'écrire? Combien d'homosexuels, eux-mêmes, attardent, vers ceux qu'unit une même tendresse, le regard curieux qu'on a à la vue d'animaux en voie de disparition?

Pourquoi cette indignation, ce scandale? L'explication est d'une simplicité enfantine! Si corrompue que soient les consciences « modernes », d'une part, elles ne le sont pas au point d'éprouver une courte honte au spectacle de ce qu'elles ont rejeté... la mode. Et, d'autre part, en notre cas, on se rend compte, confusément, qu'aimer n'est pas seulement le propre des gens « normaux »; et, s'il existe une normale, elle est où les autres ne la mettent pas : dans le caractère naturel de toutes les variétés de l'amour. Dans le très dur roman de Robert Musil, intitulé *Les désarrois de l'élève Torless*, et qu'un jeune cinéaste allemand a présenté à l'indifférence du public cannois, l'écrivain, qui n'est pas suspect d'aimer l'homosexualité, écrit, page 183 : « D'abord, seule la nudité de ce corps... (celui d'un condisciple de collègue) l'avait ébloui. Il avait été stupéfié, subjugué. Et c'était l'irrésistible pureté de cette minute qui avait donné à ses rapports avec Basini l'apparence d'une inclination, ce sentiment nouveau, cette inquiétude merveilleuse... ».

Et page 185, « Cet état d'âme était un bonheur »; mais « il savait qu'il (Basini) allait s'avilir. Plus était immonde et vil (le comportement de Basini)..., plus le contraste était vif avec le sentiment de délicatesse douloureuse qui s'ensuivait d'ordinaire. « Enfin, Torless, qui est Musil lui-même (ne l'oublions pas), « eût méprisé tout homme pour l'état d'âme qui l'y (à la débauche) l'avait conduit. Et que le vice de cet homme eût été les excès sexuels, son mépris n'en eût point changé ».

J'eusse aimé écouter ces citations. Mais elles résument trop bien le point de vue que j'ai exposé plus haut pour m'y résoudre. J'aurais souhaité laisser la littérature des

autres dans la cendre des bibliothèques. Car il est un temps où les observations des écrivains apaisent notre solitude. Il en est un autre où, n'étant plus seuls, leur « présence » nous gêne. Ils ont vécu, ces Messieurs, bien! Ils ont réfléchi, tant mieux pour! A notre tour, de vivre et de penser; à nous d'aimer.

La rue dansait un menuet intitulé « Bonheur ». Nous longions, dans une rue étroite du Marais, un square rêvant dans la lumière de ses projecteurs. Ça et là, sur les pelouses, des tronçons de colonnes antiques, séparées de nous par une grille noire. Sur la gauche, un peu en retrait, on apercevait les longues fenêtres rectangulaires d'une pièce, éclairée de l'intérieur : un bâtiment ancien, endormi dans le square. Du lointain, les dernières mesures d'un adagio nous parvenaient encore. Puis, ce fut le silence, l'immense silence du Marais, si plein de paroles et de chants retenus depuis trois siècles, et tout cela, comme le tic-tac d'une montre, les palpitations du cœur, s'accordait au rythme de notre exaltation dans le silence de notre retour.

Un moment, la vulgarité touristique avait sali de ses regards les tronçons de colonne, mais le square fit le nécessaire : ce trio partit bientôt. Et il y eut alors comme un signe du Destin. Un chat noir vint se glisser entre nos jambes. Nous le caressâmes. Mais, loin de nous quitter, le chat noir suivait nos pas. Il ne pouvait se décider à retrouver sa solitude animale. Sans rien perdre de son indépendance, il nous témoignait, dans son langage propre, qu'il ne voulait pas nous perdre. Et puis, toujours dans son langage, il disait aimer notre bonheur, chasser toutes craintes (s'il restait des craintes en nous) : les Dieux étaient pour nous. Des voitures, au tournant de la rue, le firent se réfugier dans le square. De là, sur une ultime marque d'affection, il se laissa rejoindre par un autre chat.

Et nous avons poursuivi notre chemin, le chemin de Santiago. Et tu me disais, étendu à l'ombre des palmes, le regard piqué sur le ciel : Saint-Jacques où me mèneras-tu? Et, par un soir de vent, dans une ville d'Europe, côte à côte, nous cheminions entre les vieux hôtels particuliers, tirés soudain d'un sommeil séculaire. Où me conduira-t-il Saint-Jacques? J'étais arrivé enfin à Santiago : tu étais là. Ça n'est pas plus compliqué que ça. Sur ton visage, il y avait le souvenir du soleil, entre tes lèvres, le sel bleu de la mer, et les grains de ta peau brûlaient comme les grains de sable, au soleil des midis. Paisible, j'écoutais, étendu près de toi, le rêve devient réalité. J'ai oublié

l'attente des gares, et la valise qu'on cherche vainement à la consigne, la valise oubliée des années, des années, je ne sais plus, un porteur me l'a rendue, par une après-midi tiède d'avril. J'ai craché les raisins ténébreux du désespoir. Comme un poème surgit dans le désert des villes, je crierais presque de joie. Quand est-ce? A la tombée du soir sur la Seine surprise? Et, sur le fond jaune-orange, une toile hollandaise, Notre-Dame, la grise, se demande si jamais le soleil la prendra! Mais reviendra-t-il seulement? Il m'a suffi de toi pour illuminer la Notre-Dame de ma vie. Où l'étoile me conduira-t-elle, demandais-tu, l'étoile de Saint-Jacques? Vers moi, osais-je répondre. Mais y a-t-il des interdits pour ceux qui s'aiment? Doit-on s'inquiéter de passer, aux yeux des autres, pour ridicule, absurde, quand ils ont tout, les autres, tout, oui, tout, mais non pas l'essentiel!

Je regrette cependant qu'il y ait de la littérature dans ces lignes. Les mots ne cessent de trahir. Mais on ne se change pas en un jour! Il y faut tant et tant d'années: « Nous sommes fous », dis-tu? Et si ce que la Société, dans son souci de confort moral, appelait folie était l'ultime sagesse? La Société, monstre femelle, est creuse comme une assiette à soupe. Mais l'assiette sert. La Société, elle, dessert.

Il m'est trop bon de vivre pour que je m'indigne à la pensée de ce fatras de larves qui forme la société, et je n'aime plus l'odeur des cadavres en décomposition!

Mais tout cela, relève-t-il d'un genre? Je vais, je viens, j'affirme, je chante, je suppose, je répète... Nouvelle? Non, pas une nouvelle. Essai? Pas davantage. Mais, à méditer sur ce monstre que je livre tout chaud à votre lecture, je crois que c'était la seule manière peut-être de traiter d'un sujet, comme celui-là.

Oui, la seule façon de vous amener sur le chemin de Santiago; une dernière fois, il est recommandé de déchirer toutes les cartes de géographie. Si, par extraordinaire, vous découvriez une ville d'Espagne, qui porte ce nom, rappelez-vous la formule des romanciers: tous les noms de lieux et de personnages sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec... (etc...) serait l'effet d'une pure coïncidence. Sur cette précaution tardive, j'achève... ou plutôt j'interromps ces lignes, car le reste est silence... silence.

ANDRÉ CLAIR.

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

PLATON

de FRANÇOIS CHATELET (1).

François Châtelet vient de faire pour Platon ce que fit naguère Alain pour Spinoza: apporter à la société contemporaine un fil directeur, une voie d'accès, pour le lire et profiter de son message toujours actuel.

Les Arcadiens aimeront replacer dans la doctrine platonicienne l'inoubliable récit du *Banquet* auquel Agathon, il y a vingt-trois siècles, convia Socrate. Le thème de l'entretien au cours du diner fut l'éloge de l'amour que firent tour à tour Phèdre, Pausanias, Eryximaque, Aristophane, Agathon, Socrate. Phèdre, nous dit F. Châtelet, tenta de « montrer que l'amour contient des thèmes de moralité, qu'il est un grand dieu vers quelque sexe qu'il se tourne et pourvu qu'on en comprenne la finalité. L'amour de l'homme pour le jeune homme, cette « pédérastie » qui, comme on le sait, était couramment pratiquée en Grèce et fut considérée comme un des meilleurs procédés pédagogiques dans les cités les plus politiquement vertueuses de l'Hellade — n'est-il pas le meilleur garant de la solidarité sociale? n'oblige-t-il pas chacun des partenaires à se vouloir toujours plus féru du sens de l'honneur? » (page 110).

Aristophane, « à partir d'une mythologie burlesque et grandiose qu'il fabrique de toutes pièces, construit une déduction de l'érotique qui justifie toutes les amours. homosexuelles et hétérosexuelles, toutes les passions, qu'elles se tournent vers les traits caractéristiques d'un individu ou vers les spécificités d'un groupe. A l'origine, il y avait des être doubles doués de deux visages, de quatre jambes, de quatre bras, certains possédaient deux sexes féminins, d'autres étaient bisexués. Les dieux voulurent que ces plénitudes fussent disjointes. Depuis, chaque moitié cherche la moitié complémentaire dont elle a été séparée: chaque homme, chaque femme, selon sa situation originaire, cherche l'homme, la femme qui lui correspond... L'amour est un, il est expansion hors de soi et ce qu'il vise cependant, c'est soi et la retrouvaille de soi; il est de l'ordre de la pulsion normale, naturelle » (page 112).

On voit que chez F. Châtelet, la clarté, la franchise vont de pair avec la compréhension en profondeur. Avec fidélité, il nous transmet la leçon de Socrate « le philosophe assassiné ».

Une « poétesse inspirée », une « prêtresse qu'il dit avoir rencontrée naguère » a instruit Socrate de la vraie nature de l'amour. Ce n'est pas un dieu. Désir de ce qu'il ne possède pas, l'amour est par

(1) Collection « *Idées* », N.R.F. 1965. 150 pages. Prix : 3 F.

lui-même sans beauté, rude, pauvre et mal tenu. Il est un « démon », un intermédiaire entre divin et humain, beauté et laideur, ignorance et savoir, le fils de « pauvreté » engrossée par « expédient », dans le jardin des dieux, lors du banquet célébrant la naissance d'Aphrodite.

Sa fonction est de « procréer et enfanter dans le beau », selon l'âme et le corps, de vaincre la mort par la génération et de former, « éduquer l'âme selon la beauté et la vérité ». C'est pourquoi le fils d'« expédient » et de « pauvreté » est « un auxiliaire puissant pour celui qui s'engage sur la route du savoir ». Partant d'un beau corps, il s'élève à la beauté corporelle en général, à la beauté des âmes, à celles des sciences, pour atteindre enfin « l'absolu du beau — « ce rêve de pierre... éternel et muet ainsi que la matière » — qui se donne dans sa majesté et sa transcendance » (pages 114-119).

Pour finir, convive inattendu, Alcibiade, l'amoureux de Socrate, conclut par son éloge car il vient de parler magnifiquement. Alcibiade est ivre, ce qui ne l'empêche point, en décrivant « la délicatesse, la spiritualité de leurs relations érotiques, de porter le témoignage décisif... Voici le bel Alcibiade, béni des dieux, riche de tous les talents, qui déclare son amour, sa passion pour Socrate, qui est laid, pauvre et qui n'a d'autre renommée que celle que lui assurent sa vertu et l'exigence de sa parole. Et Socrate n'a même point consenti à être l'amant d'Alcibiade : celui-ci ne l'en aime pas moins, car il a compris, grâce à l'enseignement socratique, ce qui compte dans l'élan que confère le démon amour » (pages 117-118).

Ce qui compte, sous l'écorce ingrate, c'est l'âme merveilleuse, qui explique l'amour passionné que portent à Socrate les jeunes gens de son entourage. « L'amour est philosophe », dit F. Châtelet. Aimer comme il convient, c'est déjà philosopher (page 120).

Apprenons donc à philosopher avec celui dont procède, en Occident, toute pensée vivante. Vous vous demandez parfois si le bonheur est plaisir ou sagesse? Platon dans « **Philèbe** » vous répond que la vie heureuse unit plaisir et sagesse. Elle est un mixte. Il faut savoir, dans notre vie, mêler à la science la plus haute, le plaisir le plus pur. Mélange qui implique mesure, beauté, intellection, sagesse, science et plaisir pur, le plaisir se constituant comme illustration et récompense de l'intellection. « Faisons donc le mélange... en adressant notre prière aux dieux, que ce soit Dionysos ou bien Héphaïstos, ou tel autre d'entre eux, à qui soit dévolue cette dignité de présider aux mélanges... nous voilà comme des échansons devant qui sont placées deux fontaines; l'une, celle du plaisir que l'on pourrait comparer à une fontaine de miel; l'autre, celle de la sagesse, fontaine sobre qui ne contient pas de vin et d'où coule une eau âcre et saine. C'est le contenu de ces deux fontaines qu'il y a lieu de s'appliquer à mêler le plus convenablement possible » (**Philèbe**, cité par F. Châtelet — page 205).

Point de lecture plus salutaire que celle des dialogues pour se guérir des péchés de démesure, de violence, de bassesse, pour apprendre à mettre de l'amour dans sa philosophie et de la philosophie dans son amour.

SERGE TALBOT.

AUTOBIOGRAPHIE

de JOHN COWPER POWYS.

La presse a souligné l'importance de ce livre, où le grand écrivain anglais, mort en 1963, à quatre-vingt-onze ans, conte sa vie, ses voyages, ses obsessions sexuelles, son sadisme purement cérébral. Les critiques ont insisté sur une certaine image de femme, la sylphide, qui hante ses états d'âme qui vont s'avançant, s'écoulant et se succédant sans trêve en lui, conformément à l'observation fondamentale que William James décrivait sous le nom de « **courant de conscience** ». Ils ont signalé que J.C. Powys, comme D.H. Lawrence, avait lutté contre les gangsters de la morale victorienne, mais ils ont passé sous silence les allusions, disons (homophiles), car l'auteur se défend d'avoir la plus légère tendance à l'homosexualité. Vous en jugerez.

John Cowper Powys est né dans le Derbyshire en 1872. Son père, robuste et bon, était pasteur. Très émotif sous un dehors rigide, il essayait, comme fera John, d'atteindre l'illimité grâce aux plus infimes points de départ.

John commença ses études à l'école de Sherborne. C'est là, quand il était en Préparatoire, qu'il discerna en lui — et il en est fier — un goût instinctif pour « un certain genre de romanesque dans l'amour » :

« J'aimais beaucoup en ce temps-là un élève à l'air grave et féminin qui avait, en un autre élève, un ami plus purement passionné que je ne devais jamais savoir l'être pour un homme ou pour une femme. Ce dernier avait recueilli dans le refrain de quelque ballade les noms accolés de « Tistine et Thomas Bedlam » et s'était empressé d'en faire usage dans ses rapports avec son ami ».

Powys, poussé par la jalousie, taquine un peu ces inséparables. Mais un message venu d'un élève de la grande école, qui connaissait l'ami de son ami, lui dit qu'il ferait bien de « la boucler » (Ce ne devait pas être là, je le reconnais, la seule fois dans ma vie où devait me parvenir un message venu de haut) (page 103).

Il est alors exalté par le sentiment d'être magicien et par les enchantements des sables de la mer, mais il est tourmenté par le sadisme et la peur. Pourtant, à la grande école, pour voir un jeune garçon délicatement beau, il devient aussi intrépide que Socrate et se rend à la piscine, qu'il redoute, pour s'habiller et pour se sécher à côté de cet être d'une beauté notoire :

« Quand, après s'être déshabillé auprès de moi, ce garçon se

(1) Editions Gallimard. 1965. 592 p. Prix : 29 F. Traduit par Maria Canavaggia.

tenait un moment debout, en caleçon de bain, réfléchissant sur la meilleure façon de plonger dans l'eau d'un bleu vert, sa beauté me mettait dans un tel état de ravissement que, tout en lui lançant des œillades timides, furtives, aussi ardentes que celle d'un satyre, je perdais totalement conscience du reste du monde » (page 110).

L'attitude des maîtres de la grande école n'était pas toujours sage :

« Comment s'expliquer que nous, les jeunes, étions perpétuellement exposés à être fouettés ou renvoyés pour une faute qui eût en tout et pour tout amusé Socrate, alors que les maudits spécialistes de la brimade avaient licence de se livrer impunément à leurs atrocités? Les autorités de l'école étaient, comme toutes les autorités, tellement occupées à pourchasser ce qui était « immoral » qu'elles ne luttaient jamais contre ce qui était cruel » (page 118).

Mystique et sensualité sont chez lui deux promesses de jouissances complémentaires. Elles se confondent dans sa métaphysique :

« La croyance superstitieuse en un enfer où iront les voluptueux qui m'a tracassé jusqu'à mon entrée à l'université, ne m'avait jamais empêché jusqu'alors de me livrer au plaisir que m'inspirait mon goût pour les beaux jeunes garçons; je croyais, détail curieux, ne pas être passible des peines éternelles tant que je n'allais pas jusqu'à embrasser l'objet de mes ardeurs. Et comme, en fait, je n'embrassai jamais aucun..., ces regards, dont j'enveloppais mes idoles, je ne redoutais pas d'avoir à en payer finalement le prix sur les bûchers d'un Dieu jaloux » (page 130).

A Cambridge, où il continue ses études, notre mystique pervers passe trois années sous le signe d'un idéalisme chaotique. Après s'être plongé dans l'œuvre de Browning, il s'en détourne avec haine et avec dégoût physique :

« L'épreuve envers Browning ce que doit éprouver une femme envers un homme qui lui a fait des avances déplaisantes. J'ai en somme l'impression que dans sa super-masculinité Browning fait à ses lecteurs des avances de ce genre. C'est que je suis pointilleux au sujet de ce que je devine être des particularités physiques de mes auteurs, de leur genre de sexualité, de leur tempérament que je le suis au sujet des mêmes particularités chez mes amis. Si quelqu'un, homme, femme ou enfant — me plaît, il me plaît physiquement » (page 164).

A Cambridge, pour la première fois, l'extase sympathique s'empare de Powys, devant des plaques de lichen et de mousse sur un vieux mur. Ils ressentent quelque chose d'indicible, qui dépasse la sensation, émanée « d'un monde sous-jacent, secret, imprégné de magie et d'un romantisme étrange » (page 183).

Au sortir de l'Université, il trouve un emploi de professeur dans un pensionnat de jeunes filles, mot qui fait naître dans sa fantaisie la vision d'êtres vaporeux, d'une féminité évasive et évanescence :

« Tout se passait comme si j'étais, dans ce monde, tombé d'une autre planète (non de Vénus à coup sûr, probablement plutôt de Saturne!) où il y aurait eu un sexe tout à fait différent des sexes

masculin et féminin que nous connaissons. C'est à ce sexe, à ce sexe saturnien, que tout naturellement je pense quand, dans les chambres les plus secrètes de mon esprit, je prononce le terme « jeune fille ». Je suppose que les femmes se rapprochent plus de ces sylphes, de ces elfes, impondérables, de ces esprits élémentaires que ne s'en rapprochent les hommes, et encore je n'en juerai pas! » (page 189).

Il est attiré par les femmes « beaucoup plus comme l'est une lesbienne que comme l'est un homme » (page 536).

Au cours des trente années où il enseigna dans les pensionnats, une seule jeune fille fit un peu vibrer en lui la corde érotique. Son mariage ne met pas fin à son idolâtrie pour les sylphides. Son imagination se complait à se donner l'impression d'être une jeune fille et, comédien né, il appréhende son existence quand il la joue à travers un personnage. « Une délicatesse morbide, dit-il à son sujet, me fait éprouver une horreur ultra-raffinée, presque fémininement virginale, pour le côté grossier de la sexualité normale. En me livrant à mon culte non humain pour des sylphides d'une minceur impossible, je m'identifie — comme tous les extatiques — avec les éléments de ma contemplation » (page 250).

Powys devient conférencier dans une association pour la propagation de la culture. Il découvre un ouvrage intitulé « From Ritual to Romance », dans lequel l'auteur, Miss Weston, montre que, dans les cultes anciens, la lance et le grail étaient des symboles sexuels convertis en symbole religieux et romantiques. Chez lui, nous l'avons vu, l'émoi religieux est en étroit rapport avec l'émoi sexuel. « Les sentiments qu'il éveille s'expriment sur un ton où la note sexuelle vibre dangereusement ». Il reçut une réprimande pour avoir fait au Collège Saint-John une conférence « sur ce sujet qui l'avait toujours intéressé entre tous, sur le rapport qui existe entre la sensualité sexuelle, toutes ses confuses aberrations comprises, et les rites religieux » (page 304). Ce qu'il essaie de saisir en tâtonnant ce n'est rien de moins que « le mariage mystique de Psyché et d'Eros ».

Harcelé par « sa poésie lubricité », le moine-satyre hante Londres comme il a hanté Brighthelm, mais c'est avec son frère Llewelyn, de douze ans plus jeune que lui, qu'il se lie d'un lien plus étroit que celui d'une amitié ordinaire. A son sujet, il évoque le merveilleux sonnet de Shakespeare :

« Peinte par la main même de la nature

Tu as une face de femme

Qui est maîtresse souveraine de ma passion

« Puisqu'elle t'a perfidement façonné pour le plaisir des femmes
Que ton amour soit pour moi, et le précieux usage de ton amour
[pour elles. »

Persuadé que la véritable réalité relève de l'esprit, qu'elle est en partie bonne, en partie mauvaise, mais tient sous sa domination la réalité inférieure matérielle, il pense que jouir c'est recréer l'univers en partant des profondeurs de notre être et lui redonner une âme. « Chaque fois qu'un être vivant se ramasse farouchement en lui-même et fait appel à sa vitalité la plus intime pour être heureux en dépit de tout, il fait ce que nos rudes ancêtres appelaient une prière »

(page 327). Envers les gens et les choses qui lui plaisent ses sentiments ont un caractère étrange : « Plus je suis transporté de bonheur en présence d'un être ou d'une chose, et plus j'ai l'impression d'être une jeune fille » (page 384). Cependant il se défend d'être homosexuel : « Si j'étais homosexuel, lecteur, je vous en ferais l'aveu sans ambages! » (page 384).

A partir de 1905, et pendant vingt ans, c'est aux Etats-Unis qu'il exercera son activité de conférencier ambulant. A son pouvoir magnétique sur l'auditoire s'ajoute un instinct tenace qui le porte à croire que « tout être pensant, sentant, existant a droit à son identité propre et à ses plaisirs personnels » (page 420). Les « burlesques » américains le font frissonner de plaisir, mais « le seul fait d'accoler le mot « femme » et le mot « nu » — conjonction qui représente apparemment une tentation pour le plus grand nombre — l'emplît toujours d'une glaçante, d'une écœurante répulsion » (page 433). Si l'idée superstitieuse que le désir érotique est en lui-même mauvais reste enracinée en lui, il parvient à se faire une règle qui dit que « tant que nul n'en pâtit, toute concupiscence est permise » ((page 434).

Champion du religieux contre le conventionnel, du poétique contre le mondain, Powys, dans ses conférences en Amérique, « dans les effroyables étendues d'un Conformisme moral poussiéreux », joue un rôle d'Arcadien avant la lettre : il apporte aux originaux, aux inadaptés, « martyrs du conformisme », comme dit Nédra, « le sentiment que tous les nobles esprits de l'Antiquité et du Moyen-Age, tous les esprits subtils et pénétrants de la race humaine étaient de leur côté et s'adressaient à eux à travers les siècles » (page 450). A qui lui demande quel est le but le plus profond, le plus secret de sa vie, il répond : « Jouir des sensations dont j'aime jouir quand je suis entièrement, effrontément moi-même » (page 483).

Powys abandonna l'activité de conférencier pour se retirer dans les collines de l'Etat de New-York et écrire de quoi garnir tout un rayon de bibliothèque avec des ouvrages de qualité, s'efforçant constamment « d'arracher le funeste masque de dignité comique qui cache la dignité tragique de tout être humain » (page 565). Du mélange contradictoire de son côté saint et de son côté satire, il dégage une profonde philosophie de la vie.

C'est dans le Pays de Galles, où il était revenu en 1938, qu'il a fini ses jours. Ses propensions amoureuses infiniment plus dangereuses que l'homosexualité, semblaient devoir vouer sa vie à la souffrance. Or, Powys fut aussi heureux qu'un autre homme. A nous de retenir la leçon qu'il nous donne : « Il ne faut pas vous impatienter, lecteur, de me voir donner tant d'importance à l'érotisme. Si, conformément à une décision du destin, l'élément érotique n'a pas joué dans votre vie un rôle aussi important que dans la mienne, vous avez à la fois plus et moins de chance que moi! Bien des scènes grotesques de tragi-comédies vous ont été épargnées; mais vous avez été privé d'une foule d'attentes palpitantes et peut-être aussi de quelques assouissements paradisiaques... Ce sentiment qui m'est particulier, je suis prêt à le défendre en soutenant qu'il est naturel » (page 432).

SERGE TALBOT.

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, Paris-9^e — Tél. : 878-44-82

(Métro : N.-D. de Lorette - Cadet - Lepelletier)

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)

Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e

Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table